

La petite

Michèle Halberstadt

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



Michèle Halberstadt

La petite

roman

Albin Michel

MICHELE
HALBERSTADT



Michèle Halberstadt

La petite

J'ai douze ans, et ce soir, je serai morte.

Journaliste, Michèle Halberstadt a travaillé pour plusieurs publications dont le magazine « Première » consacré au cinéma. C'est ainsi qu'elle devient productrice et distributrice aux côtés de son mari, Laurent Périn, avec qui elle fonde la société ARP. En parallèle de son activité cinématographique, Michèle Halberstadt se lance dans l'écriture et publie en 1992, son 1^{er} roman « *Prends soin de toi* ». Elle laissera passer dix années avant de publier à nouveau avec « *Adjani aux pieds nus* ». Dès lors, les titres s'enchaîneront plus régulièrement, fidélisant ainsi un public qui apprécie l'écriture de l'auteur, mais aussi ces histoires simples, mais tellement vraies, dans lesquels chacun peut trouver une part de lui-même. Après « *Café viennois* » et « *Un écart de conduite* », Michèle Halberstadt publie en 2011, « *La petite* » aux éditions Albin Michel.

Michèle Halberstadt

La petite

roman

2011

Albin Michel

À Charlotte, ma fille

*« Une petite fille en pleurs
Dans une ville en pluie... »*

Claude Nougaro

J'ai douze ans, et ce soir, je serai morte.

Ce matin, j'ai vidé les tubes de somnifères et tous les médicaments que Maman range en haut du placard de la salle de bains pour éviter qu'on y touche. Il m'a fallu cinq grands verres d'eau pour tout avaler. Ensuite, j'ai mangé une tartine, bu mon jus d'orange, et je suis partie à l'école.

Je n'ai rien dit à personne. Je ne suis ni abattue ni surexcitée. Je me sens sereine, comme on l'est quand on fait ce qu'on a vraiment envie de faire. Et moi, j'ai envie de disparaître.

Il est neuf heures cinq minutes. Je suis en étude. Je n'avais cours qu'à dix heures, mais j'ai préféré quitter la maison le plus tôt possible. Je ne sais pas quand cela va se produire. Sans doute en fin de matinée. Est-ce que je vais tomber de ma chaise, ou seulement m'endormir ? Je ne me sens pas fatiguée. Demain, tout le monde aura oublié que ma dernière heure d'étude, je l'ai passée sur le banc du quatrième rang à gauche, à deux tables de la fenêtre.

Je vois des retardataires traverser le parc en courant, alors qu'il est rigoureusement interdit de fouler les pelouses en toutes circonstances. Je n'ai jamais osé. C'est trop tard maintenant.

Autour de moi, les élèves font leurs devoirs avec application. Moi aussi, je me concentre sur ma feuille. Mais je ne travaille pas. J'écris.

J'aurais dû jeter tous mes cahiers. Si quelqu'un les découvre, qu'est-ce que je vais prendre ! Mais non, je suis bête. Je ne serai plus là. Il ne va plus rien m'arriver. Comme le dit l'infirmière à la fin de la prise de sang, au moment de dénouer le garrot : c'est bientôt fini.

Je me suis fait repérer en plein cours de sciences. Je m'étais assoupie dans le creux de mon bras. J'avais pourtant pris soin d'empiler des livres devant moi, mais cette vieille peau de Gauthier a quand même fini par remarquer que je m'étais endormie.

À mon grand étonnement, c'est d'une voix neutre, presque douce, qu'elle désigne ma voisine pour m'escorter à l'infirmerie.

La pauvre Caroline, toute rougissante d'avoir été choisie, est scandalisée.

— T'es folle ! Elle aurait pu te coller pour toute l'après-midi !

Après m'avoir jeté un coup d'œil, elle s'amadoue un peu.

— Remarque, on pense pas à t'engueuler quand on te regarde. Qu'est-ce que t'es blanche !

Je suis surtout très embêtée par la tournure des événements. Il n'est que onze heures dix. Je n'ai aucune envie qu'on appelle chez moi, Maman viendrait me chercher, me harcèlerait de questions. Ce n'est pas du tout ce que j'avais prévu. Moi, je veux qu'on me laisse dormir, mourir en paix.

Heureusement, il n'y a qu'une seule infirmière de garde le mercredi et quand, après avoir frappé, Caroline ouvre la porte en verre dépoli, on découvre M^{lle} Jamin de dos, accroupie, qui passe la serpillière sur le carrelage ocre où une élève de sixième vient de vomir ses céréales. Elle nous désigne un lit sur lequel Caroline m'installe avant de ressortir sans bruit.

Toujours de dos, M^{lle} Jamin m'interroge sur mes symptômes. Je m'invente une nuit blanche, une migraine, j'ai simplement la tête qui tourne, rien de plus. Non, je crois que mes parents ne sont pas à la maison ce matin. Oui, en rentrant chez moi, si je ne me sens pas mieux, j'appellerai le médecin.

Elle me croit, parce qu'elle n'a aucune raison de ne pas me croire, me donne un oreiller rectangulaire qui pique, une couverture marron qui gratte, un sucre alcoolisé sur une petite cuillère et décide qu'il est plus urgent de joindre les parents de la petite de sixième avant de s'occuper de mon cas.

Merci, mademoiselle, oubliez-moi, c'est tout ce que je vous demande.

Je me rendors.

Une heure plus tard, la porte de l'infirmerie s'ouvre sur ses lunettes carrées, sa robe en soie beige, et je comprends à son air pincé que Maman me fait encore la tête. Après notre dispute d'hier, elle n'est pas prête à se laisser amadouer. Cela s'entend à sa voix trop aiguë. Cela se devine à ses gestes mécaniques. Elle est là, mais distante, efficace, mais avec une sécheresse qui ne lui est pas naturelle.

Elle me prend le bras sans douceur. Elle pense sans doute dominer la situation. Généralement, j'exècre ces jours noirs où son regard fuit le mien, où mes questions résonnent dans le silence, où mes pauvres approches de paix ne rencontrent que son mutisme. Mais aujourd'hui, cela ne prend plus. Si elle savait ! Non, justement, pas question qu'elle sache.

Je me laisse entraîner jusqu'à la voiture. Je n'ai même pas allumé l'autoradio, ce que je fais aussitôt d'habitude, mais elle ne s'en émeut pas. Elle est trop occupée à se faufiler dans les embouteillages.

Mes jambes sont engourdis et ma tête flotte. Entre les cachets qui poussent à dormir et ma détermination à ne pas sombrer dans le sommeil, je me sens comme l'alcoolique qu'on voit dans les films, qui jure qu'il tient le coup, alors qu'il vient de boire le verre de trop.

Il faut absolument que je donne le change. Que je tienne encore quelques heures. Ma hantise, c'est qu'on me lave l'estomac, que le lendemain on dise : « Elle a eu un coup de folie, mais c'est passé, on n'en parle plus », alors que désormais on ne pensera qu'à ça.

Je n'ai pas lancé d'appel au secours, je n'ai fait sonner aucune alarme, déclenché aucune balise. Je ne veux pas qu'on me sauve, pour ensuite s'interroger sur mon compte. Il y a longtemps que c'est trop tard.

Heureusement, Maman ne semble pas inquiète. Elle est encore trop en colère contre moi. Elle doit penser qu'un malaise est bien le moins qu'on puisse ressentir après avoir tant éprouvé les nerfs de sa mère. Peut-être même y voit-elle un signe de mauvaise conscience. Je la laisse croire.

J'ouvre la fenêtre, mais la brise de mai est trop douce pour me donner le coup de fouet souhaité. Je m'assoupis, malgré la brièveté du trajet qui sépare l'école de la maison. En sortant de la voiture, je sens à peine mes jambes. Mon cartable est beaucoup trop lourd. Je sens le

regard de Maman sur moi, alors j'essaye de marcher le plus naturellement possible jusqu'à la porte de notre immeuble.

À peine arrivée dans l'appartement, sans même poser son sac, elle appelle le médecin qui nous soigne depuis suffisamment longtemps pour qu'elle ose le déranger à l'heure du repas. Je l'entends téléphoner du couloir. Pourvu que ça sonne occupé, qu'il ait décroché pour manger tranquille ! Non, c'est raté, elle parle. C'est très bref. Elle raccroche, me rejoint dans la chambre, énervée. Elle vient juste de le manquer, elle n'a eu que sa femme. Il est parti en urgence. Il ne passera que dans trois heures. Elle tire les rideaux de la fenêtre et je m'allonge, en remerciant la pénombre. Pour une fois, le ciel est de mon côté.

Il est quinze heures. Je n'ai rien pu avaler pour le déjeuner. J'ai dit à ma mère que j'avais mal au cœur. Je suis en pyjama, dans mon lit. Il ne faut pas que je m'endorme. J'essaye de lire, de me concentrer sur les mots, de toutes mes forces. La femme de ménage m'apporte un verre d'eau. Elle avait l'air drôlement embêtée hier de nous entendre crier. Elle pose une main hésitante sur mon front qui n'est pas chaud du tout, au contraire, j'ai de plus en plus froid. Elle me demande comment je me sens et je suis chavirée soudain par sa sollicitude. Je prends cette main tiède et la pose sur ma joue en murmurant :

— Ne t'inquiète pas, j'ai tout arrangé, cela n'arrivera plus.

Deux minutes plus tard, ma mère entre en trombe dans ma chambre et me secoue sans gentillesse.

— Qu'est-ce que tu as dit à Monique ? Qu'est-ce que tu as encore fait ?

C'est le « encore » qui me scelle définitivement les lèvres.

Je ne cherche plus à soutenir son regard. Je ferme les yeux et j'attends qu'elle sorte.

Cette journée n'en finit pas. Je verse un peu de l'eau du verre sur mon visage pour me réveiller. J'ai terriblement envie de dormir. J'allume la radio, fort. Un animateur faussement enjoué s'est lancé dans la traduction des paroles d'une chanson des Beatles. Ce n'est pas pour les textes qu'on les aime, imbécile !

J'ai dû somnoler car je sursaute en sentant les mains froides du docteur Assan se poser sur mes tempes. J'ouvre les yeux sur ses sourcils poivre et sel, son regard impassible. Il m'ausculte, écoute mon cœur battre, me prend le pouls, puis m'allonge sur le lit et dit, en me tenant les poignets :

— Tu peux me parler, tu sais, je suis médecin.

Je jette un coup d'œil à sa montre, pendant que son bras est tourné

vers moi. Seize heures vingt. J'ai tout avalé à huit heures, cela devrait suffire.

Alors je raconte tant bien que mal, en butant sur les mots que j'ai maintenant de la peine à former, l'armoire à pharmacie, les boîtes vides jetées sur le chemin de l'école, les grands verres d'eau.

Il regarde l'heure à son tour, se lève brusquement, range ses affaires d'un coup. Il a le visage fermé de celui qui doit prendre rapidement une décision difficile. Avant de quitter la chambre, il me regarde d'un air douloureux, et je mesure le poids que je viens de lui mettre sur les épaules.

Je voudrais lui dire que je suis désolée de lui faire ça à lui, qui n'y est pour rien. Mais je n'ai plus d'énergie. Ma langue est encore plus engourdie que mon cerveau. Ma mâchoire est comme plâtrée, ma bouche ne s'ouvre plus. Le temps que j'évalue l'état de mes forces, il est ressorti.

Alors je renonce. Je glisse dans une nuit sans rêves. Mon corps n'est plus que de la ouate. Je me sens tomber dans le vide qui m'aspire et m'absorbe sans un bruit.

Cette fois, ça y est. Tout va reprendre sa place.

Eux ici. Moi là-bas.

J'entends le réveil sur la table de nuit.

Je me dis qu'il bat trop fort, plus fort que mon cœur qui ne bat presque plus.

La trotteuse du réveil.

C'est la dernière chose dont je me souviens.

Des bas noirs opaques, avec derrière une couture qui partait du milieu de la cheville et courait tout le long de la jambe. Je les ai remarqués tout de suite, quand ma mère est entrée dans ma chambre. Je ne sais pas quelle heure il était, j'avais beaucoup de fièvre, une mauvaise grippe. Cela faisait cinq jours que j'étais clouée au lit. Je regardais ses jambes, fascinée. Ma mère s'habillait toujours discrètement, avec des jupes mi-longues et des collants gris. Ces bas lui donnaient une allure sophistiquée tout à fait inhabituelle.

Au lieu de venir s'asseoir au bord du lit, elle faisait les cent pas et la chambre tanguait au rythme de sa jupe sombre.

Ensuite seulement, j'ai remarqué le petit morceau de crêpe noir à la boutonnière de son chemisier bleu marine qu'elle tripotait nerveusement.

— Tu sais ce que cela veut dire ? me demanda-t-elle.

Elle avait sa voix des mauvais jours, un peu sèche, le souffle court, comme chaque fois qu'elle essayait de prendre sur elle, sur sa nervosité, sur sa fatigue.

Ce matin-là, c'était sur son chagrin qu'elle essayait de garder le contrôle.

Je sentis mon cœur rétrécir dans ma poitrine et ma gorge se nouer d'angoisse.

Son agitation était palpable.

Je remontai mes couvertures jusqu'au menton avant de répondre, le plus laconiquement possible :

— Cela veut dire que quelqu'un vient de mourir ?

Elle s'immobilisa enfin, mais évitait mon regard.

— Oui, quelqu'un de la famille.

Je sentais qu'elle attendait de moi que je devine, que je comprenne, mais la peur m'embrouillait les idées.

On avait de vieilles tantes en Israël, sans doute l'une d'entre elles... Non, ça ne la mettrait pas dans cet état... Ah, ça y est, ce devait être la vieille dame qui s'était occupée d'elle quand elle avait vingt ans, et qu'elle aimait comme un grand...

— C'est ton grand-père.

Elle marqua un temps, inspira un grand coup, délivrée du poids de sa nouvelle, et vida son sac sans reprendre sa respiration :

— Il est rentré de voyage lundi, comme tu le sais. Il se sentait mal,

il est mort dans la nuit. On l'a enterré hier après-midi, tu dormais, tu ne m'as pas demandé où j'étais. C'est très jeune pour mourir, soixante-trois ans, tu sais combien je l'adorais, alors pense à lui, il t'aimait beaucoup. Le médecin vient dans une heure, prends ta température. Tu as l'air mieux ce matin, je t'apporte ton petit déjeuner ou tu veux te lever ?

Je pris le thermomètre, le mis sous le drap, et me tournai vers le mur.

— Je te laisse, il y a tant d'affaires à ranger, de choses à régler, tu imagines. À tout à l'heure.

La porte se referma sans bruit.

Même allongée, je sentais que mes jambes tremblaient. Mes oreilles ne captaient plus les bruits de la rue que de façon assourdie, comme le son des cordes du piano quand on les recouvre d'un tapis en velours pour ne pas gêner les voisins. Mon cœur, qui battait si vite il y a une minute, s'était arrêté net et semblait ne repartir que par à-coups.

Je m'assis brusquement. Peut-être que cette position aiderait mon cerveau à mesurer l'indicible. Mais rien n'y fit.

Ma tête en vrille butait sur une seule pensée, tel un saphir usé sur le sillon d'un disque, obstinément :

Cela faisait quatre jours.

Quatre-vingt-seize heures d'inconscience, durant lesquelles j'avais lu, mangé, dormi normalement, alors que le meilleur de ma vie s'était évanoui pour toujours.

Je ne sais pas ce qui me faisait le plus souffrir, entre le deuil et mon ignorance. À retardement, le chagrin étouffe davantage. Il n'a plus de cadence, plus de mesure. Il se vit en dehors du cycle des jours et des nuits, des gens qui pleurent et des gens qui consolent.

Tout avait été dit, crié, pleuré sans moi.

Mon chagrin était hors du temps, intemporel, donc infini.

Les bas noirs avaient sonné le glas de mon enfance.

Le lundi suivant, de retour à l'école, je compris que la nouvelle m'avait précédée. Je fus accueillie avec une prévenance, une gentillesse suspectes. J'avais peu d'amies, je m'y étais faite. J'étais la plus jeune, la plus petite aussi. Je comprenais que personne n'ait envie de s'afficher avec la benjamine de la classe. À huit ans, j'avais ce qu'en termes de scolarité on appelle un an d'avance, ce qui se vit au quotidien comme une année de retard sur les plaisanteries, les confidences, les préoccupations des autres. Leur sollicitude soudaine, mélange de pitié et de condescendance, était exaspérante.

— Alors, tu te sens mieux ? Ma pauvre, tu dois être triste, tu l'aimais bien, ton papy ?

Les poings fermés dans les poches de mon tablier gris, je me

retenais pour ne pas être désagréable, serrant les dents afin qu'aucun sarcasme ne s'en échappe.

Toutes prirent mon mutisme pour la preuve de mon affliction.

— T'as vu, elle est vraiment triste ! murmuraient-elles en me regardant du coin de l'œil entre deux bouchées de leur goûter.

Je n'en avais rien à faire de leur subit intérêt. Il venait trop tard. Entre elles et moi, leur indifférence et ma timidité, leur complicité et ma peur de ne jamais les séduire, le gouffre s'était creusé comme une plaie qui ne fait mal que si on la touche.

Cette fois, ce qui nous séparait, c'était un problème de vocabulaire, insurmontable.

Quels sont les mots pour dire qu'il ne s'agit pas de la mort d'un grand-père, mais d'un monde qui titube, d'un ciel qui s'écorche, d'une note pure qui devient stridente, d'un abandon incommensurable ?

Comment expliquer que ça fasse aussi mal ?

Et puis, qui ça regarde ?

Il me donnait des surnoms affreux, ce qui me mettait en colère, et mes colères le faisaient rire. Un rire fort, large, enveloppant, comme l'étaient ses mains lorsqu'elles m'aidaient à dénouer les fils des paquets qui m'attendaient toujours chez lui.

Il y avait dans sa chambre une commode à cinq tiroirs, dont celui du bas m'était réservé. Je pouvais arriver sans prévenir, il y avait chaque fois une surprise qui s'y cachait. Un cadeau, un mouchoir, une sucette, qu'importe.

C'était une promesse qu'il m'avait faite et jamais je ne l'ai pris en défaut.

Ce tiroir réapprovisionné en permanence représentait la preuve infaillible de l'amour qu'il me portait. Il ne me traitait pas comme une petite-fille, comme la petite dernière. Il me considérait comme une personne avec laquelle on échange des lectures, des points de vue, des découvertes essentielles.

Ainsi, à six ans, un jour qu'on déjeunait tous les deux dans sa cuisine, il plaça devant moi une assiette blanche sur laquelle trônait un chèvre cendré. Il savait que je détestais le fromage en général et celui-ci en particulier, car je lui trouvais un goût de savon. Mais comme il en raffolait, il n'était pas question que sa petite-fille ne partage pas cette prédilection. Alors, il déboucha une bouteille de bordeaux, mit un morceau de chèvre sur une petite tartine de pain grillé encore tiède, recouverte d'une fine couche de beurre salé, et m'expliqua précisément comment la saveur du fromage serait rehaussée par l'acidité du vin. Son verre à pied bleu tinta contre le mien pour célébrer cette première bouchée de connaisseur, avec la certitude que dorénavant, tout comme nous partageons un nez droit, des paupières tombantes et la manie de chantonner sans cesse, son fromage favori serait aussi le mien.

Il était facétieux, impérial. Il comprenait tout et je pouvais lui confier des secrets effrayants dont il n'aurait pas songé à se moquer. Il ne jugeait pas, ne condamnait jamais et, mis à part les bonnes manières sur lesquelles il était intransigeant, il avait le pardon facile. La dérision était son ordinaire, la repartie son péché mignon, la générosité son talon d'Achille. Son humour réchauffait le monde, sa tendresse capitonait mes jours. Rien ne pouvait m'arriver tant qu'il était là, et jamais je n'ai envisagé une vie dont il ne serait pas le

centre.

Il m'appelait son « soleil » mais c'est le mien qu'il emporta avec lui.

J'étais ce qu'on appelle une enfant sans histoire. Je continuai à l'être.

Personne ne remarqua que je me repliais sur moi, que je rentrais en moi.

J'étais calme. Je devins silencieuse.

Je n'étais plus sage. J'étais seule.

Les semaines qui suivirent l'annonce de sa mort, mon grand-père fut absent des conversations. En tout cas, de celles qui se déroulaient en ma présence.

Souvent, quand j'étais seule en train de lire ou bien dans la cuisine pour mettre le couvert, j'entendais ma sœur et ma mère, derrière les battants clos du salon, alterner sanglots étouffés et évocation de souvenirs. Et j'aurais donné la lune pour rire et pleurer avec elles. Mais j'aurais avalé ma langue plutôt que de le dire.

L'idée de traverser le couloir, d'ouvrir la double porte et de leur raconter les anecdotes dont mon chagrin se nourrissait n'a jamais effleuré mon cerveau.

« On ne s'assied pas à une table à laquelle personne ne vous a invité », aurait approuvé mon grand-père.

Devant moi, la famille tenait le coup. Ma sœur divertissait mon père par ses problèmes d'algèbre, ma mère alternait travaux ménagers et culinaires avec une efficacité mécanique pour occuper son chagrin. Chacun œuvrait à la même cause : épargner à « la petite » les épreuves des grandes personnes.

Cela partait d'un bon sentiment, comme on le dit chaque fois qu'une bonne intention se concrétise en bévée.

Sur moi, l'effet fut radical.

Puisque je n'étais pas digne de pleurer avec eux, ils n'auraient plus rien de moi. Ni rires ni larmes. Aucune confiance. À peine une compagne.

Je devins transparente. Présente mais ailleurs. Courtoise mais réservée. Aimable avec indifférence. Je ne dévoilai plus rien de moi.

Je prenais mes distances, comme un prisonnier creuse un trou dans le fond de sa cellule, grignotant chaque jour quelques millimètres : trop peu pour être repéré, assez pour garder du cœur à l'ouvrage.

Je ne voulais pas éveiller les soupçons.

Alors, je devins gentille.

Trop gentille.

À doses répétées, la gentillesse est suspecte, proche de la simplicité d'esprit. Puisque rien n'ébranlait jamais ma docilité, je finis par donner l'impression de ne pas être habitée par grand-chose.

Petit à petit, les trois membres de ma famille, ceux qu'intérieurement j'appelais « ceux d'en face », puisqu'ils étaient

ailleurs, dans une bulle détachée de la mienne, se laissèrent abuser par ce que je leur donnais à voir. À force de me retrancher en moi-même, j'avais éteint mes couleurs. Je me voulais invisible, j'étais désormais insipide.

Le malentendu était en marche.

Quelques mois plus tard, l'oncle Émile annonça sa visite. C'était le frère aîné de mon grand-père. Ils se ressemblaient physiquement, mais l'un était comme le miroir déformant de l'autre, son décalque en négatif, le Caïn d'Abel, sa face sombre, son ange noir. Chez Émile, la carrure était inquiétante et la bonhomie une façade masquant sa roubardise. Même son humour déraillait dans la méchanceté. Tout ce qui, chez le cadet, était rond, ample, généreux, chez lui devenait cassant et raide. Et son rire tonitruant faisait froid dans le dos.

Mais jusqu'à cette matinée de mars où, sous une pluie battante, nous attendions, endimanchés et frigorifiés, que le train qui reliait Bruxelles à Paris entre en gare, je n'avais jamais eu conscience de l'étendue de mon antipathie pour lui. Pour une raison simple : il n'existait pas dans ma vie, ni moi dans la sienne. Je suppose que, depuis mon enfance, nous nous étions reniflés, déplu et ignorés sans acrimonie, parfaitement synchrones dans notre mutuelle indifférence.

Tout cela, je l'avais enregistré inconsciemment, stocké dans une partie assoupie de mon cerveau qui s'anima soudain et déversa son flot de mauvaises impressions dès que les souliers lacés en vernis noirs descendirent le marchepied du train, entraînant dans leur sillage l'imposante silhouette sanglée dans un manteau en cachemire fauve.

Un porteur se matérialisa immédiatement pour se charger des valises en toile beige cerclées de cuir qu'Émile lui désigna du bout de ses gants en daim avant d'encercler de ses deux bras les épaules humides du caban de ma mère, dans une étreinte théâtrale :

— Ma pauvre chérie, je suis là maintenant, tout mon temps est pour toi.

Ma mère levait vers lui un petit visage dont il ne déchiffrait pas la détresse, trop occupé qu'il était à passer en revue les femmes de moins de quarante ans qu'il croisait en marchant, inventoriant machinalement leurs défauts et leurs charmes, avec l'acuité du professionnel qui, même en dehors du travail, ne peut s'empêcher d'établir son diagnostic. Jolies jambes, allumeuse, mal mariée, nez refait. Mon oncle les dévisageait avec une précision froide, plus maquignon que jouisseur, et je rougissais pour elles. Suspendue à son bras, ma mère ne voyait rien, bouleversée par ce visage si semblable à celui de son père, heureuse d'être le principal objet de sa visite, même s'il avait fallu de telles circonstances pour qu'enfin il se consacre à

elle.

Il y a dans les romans des oncles d'Amérique exotiques et distants, dotés d'une fortune dont on ignore les circonstances et dont on affabule le montant. Dans notre famille, l'oncle venait de Belgique et, à cause de lui, nous dotions le plat pays de tous les sortilèges. Émile était le seul à avoir réussi. Sa fortune, il l'avait construite dans ce qui fait l'étoffe des légendes : les pierres précieuses.

Il rayonnait sur notre famille comme un diamant trop gros, mystérieux et clinquant.

De son passé, je savais juste que la guerre l'avait surpris loin de son Autriche natale et que c'est en Belgique qu'il était parvenu à se cacher. Avait-il été contraint de changer de nom durant la guerre ou l'avait-il fait ensuite ? Était-ce par reconnaissance envers le pays qui l'avait hébergé ou pour y faciliter son intégration ? Toujours est-il qu'il ne partageait plus avec mon grand-père qu'une majuscule, ayant troqué le reste du nom familial contre un patronyme qui sonnait plus flamand que wallon, et plus du tout viennois.

C'est à Anvers qu'il avait établi sa fortune et sa réputation.

Diverses anecdotes concouraient à exalter cette réussite exemplaire, unique dans les annales de notre famille. Pour des juifs d'Europe centrale qui n'avaient pas eu le temps d'émigrer loin des croix gammées, c'était déjà miraculeux d'avoir échappé à la mort.

Émile était le seul qui ne se soit pas contenté de survivre.

On le disait immensément riche. On murmurait qu'une fois par an, lorsque se réunissaient pour une sorte de marché des pierres précieuses les plus grands diamantaires du monde, ils examinaient les pierres l'un après l'autre, suivant une hiérarchie reflétant leur statut au sein de la profession. Mon oncle était le neuvième à choisir ses pierres, et être le neuvième, racontaient les adultes avec l'air entendu du novice qui veut se faire passer pour un expert, c'était faramineux. Les langues allaient bon train sur les clientes célèbres qu'il recevait et sur les liaisons qu'il aurait entretenues avec certaines d'entre elles. Il avait épousé par amour une femme qu'il maintenait dans une soumission craintive, alternant cadeaux princiers et crises de jalousie, quand il ne lui faisait pas des scènes homériques à propos des sommes qu'elle consacrait à la haute couture.

Le neuvième diamantaire du monde était certainement dans le trio de tête des grands avares du siècle. Sa pingrerie était aussi légendaire que sa sagacité financière.

Il aurait pu, à Paris où il aimait venir, occuper à l'année les plus belles suites du Ritz. Il préférait loger au coin de notre rue, et prendre ses repas chez nous.

« C'est parce qu'il a le sens de la famille », expliquait ma mère, qui,

huit jours avant son arrivée, briquait notre appartement minuscule du sol au plafond. Il y a, à chaque changement de saison, les nettoyages d'hiver et de printemps. Chez nous, il y avait en plus le « nettoyage des Belges » quand, à l'annonce de la venue d'Émile, nous sortions vaisselle et habits d'apparat pour ne pas suffoquer sous le poids de notre infériorité. Et je le haïssais du fond du cœur d'humilier ainsi ma mère.

Cette fois-ci, mon oncle ne venait ni pour ses affaires ni pour renouveler sa garde-robe mais uniquement pour sa nièce, dont il était désormais le parent le plus proche.

Il resta quatre jours. Eut avec mes parents de longs conciliabules dont ma mère sortait les yeux rougis, le dos courbé de reconnaissance.

Il l'emmena faire son shopping, la força à l'accompagner au théâtre. Et, le dernier jour, annonça à la cantonade qu'il nous invitait tous à déjeuner.

Sa brasserie préférée ne payait pas de mine, mais servait, nous affirma-t-il d'un ton définitif, le meilleur gigot d'Europe. Interdiction de lire le menu : agneau pour tout le monde. Seule ma sœur aînée eut le droit de tremper ses lèvres dans le nectar rouge sang qu'on servit dans des verres tulipe. Il demanda une carafe d'eau pour « la petite » à la place de l'eau minérale gazeuse que j'avais eu la maladresse de demander. Ce furent les seules paroles que je prononçai de tout le repas, le regard courroucé de ma mère m'ayant clairement signifié que je n'avais décidéement aucune manière.

Penchée sur mon assiette, fuyant leurs regards, je ruminais mon amertume. Mon grand-père, lui, n'aurait rien dit. D'ailleurs, il détestait les restaurants qu'il trouvait bruyants. Il affirmait qu'on ne pouvait pas convoquer tous ses sens en même temps et que, pour savourer un mets, le goût avait besoin de silence, voire de recueillement.

Mon oncle ne s'embarrassait pas de ces considérations. Il avait le coup de fourchette bavard et la familiarité tonitruante. Il parlait fort, interpellait les garçons, tutoyait le maître d'hôtel et fila en cuisine après le fromage distribuer des billets de banque à tous les apprentis. Mais il laissa ma mère régler le taxi du retour.

Il monta chez nous prendre un digestif et tout le monde s'installa au salon, histoire de tuer le temps avant de le raccompagner à la gare pour le train du soir. Perchée sur un tabouret, un livre sur les genoux, je faisais semblant de lire, mais je ne perdais pas une miette de ces conversations d'adultes, qui, pour une fois, se déroulaient en ma présence.

Il évoquait un souvenir d'enfance, une dispute avec son frère, une histoire de vélo tout neuf qu'il avait abîmé exprès, par jalousie, ce vélo récompensant les notes excellentes du cadet qui avait dépassé l'aîné.

Je décryptai dans cette anecdote le contentieux qu'elle cachait, la compétition féroce que toute la fortune de l'aîné n'était pas parvenue à effacer. Et je guettai en vain dans cette voix nasillarde la note juste, l'émotion sincère.

Toute à mes mauvaises pensées, le feu me monta aux joues quand je l'entendis demander d'un ton péremptoire :

— Maintenant, laissez-moi seul avec la petite.

La tête baissée, je n'osai pas lever le nez du troisième chapitre des *Aventures de l'étalon noir*. Il me l'enleva doucement des mains et s'assit en face de moi.

— Tu as énormément de peine, n'est-ce pas ?

Sa voix était douce, plus du tout sifflante. Il posa ses mains sur les miennes.

Je serrai les dents en priant tous les dieux de ne pas me laisser pleurer devant lui.

— Je sais à quel point tu adorais mon frère et il m'a souvent parlé de toi. Alors, je suis aussi venu pour te dire ceci : tu peux compter sur moi. Je ne le remplacerai jamais auprès de toi, mais je ferai de mon mieux pour être à la hauteur. Je vais venir souvent, nous ferons des choses ensemble. Tu me diras les livres que tu aimes et nous irons en choisir d'autres que tu ne connais pas. Entre-temps, on s'écrit.

Il me prit dans ses bras. Je sentis le parfum boisé de son eau de Cologne, et cette odeur d'automne me donna envie de me laisser convaincre. Oui, je ne demandais pas mieux que de le croire, de l'aimer. Je mis mes bras autour de son cou et le serrai de toutes mes forces, touchée par cette gentillesse inespérée, comme une caresse venue du ciel. Après tout, il coulait dans ses veines le même sang que celui de mon grand-père. Il ne pouvait pas me faire de mal.

Le lendemain, grisée, enhardie, je décidai de lui envoyer une carte pour le remercier d'avoir parlé avec moi. J'écrivais souvent à mon grand-père. Il adorait, disait-il, recevoir des mots de moi, et conservait précieusement celui où, à la place de « ta petite-fille qui t'adore », j'avais signé « ta petite-fille adorée ». Il m'avait appelée dès qu'il l'avait reçu : « Tu as raison, tu es adorée par moi, alors tu peux l'écrire ! »

J'avais pris grand soin, en écrivant à Émile, de soigner mon écriture, de ne faire aucune faute, pour qu'il soit fier de moi, la favorite de son frère, et qu'il ait envie de me répondre.

J'espérais une lettre, un coup de fil.

J'ai attendu. Guetté les occasions, les vœux de fin d'année, les vacances, les voyages.

Six mois plus tard, il ne pensa même pas à me souhaiter mon neuvième anniversaire.

C'est à cette époque que j'ai commencé à écrire. Je remplissais des cahiers entiers à l'encre bleu des mers du Sud. Ce n'était pas l'appel d'un talent précoce, mais un trop-plein de paroles non dites qui m'étouffait.

Puisque je ne parlais plus à personne, je m'étais inventé une confidente que je tutoyais, une douce créature que j'avais baptisée Laure. J'aimais ce prénom pour l'infinie douceur qui en émanait. Laure. L'or. Dors. Je le prononçais en chuchotant comme une prière apaisante.

Laure était celle que j'aurais voulu être. Un elfe gracile, doux et mutin, un modèle pour une petite fille désespérément quelconque.

Depuis ma première année d'école, je m'étais rendue à l'évidence : je ne serais jamais jolie. Je n'avais aucun des traits réguliers que décrivent les romans. Ni le nez délicat, ni les pommettes saillantes, ni le front haut, ni la bouche ourlée, ni les yeux en amande, ni la chevelure soyeuse. Mon nez plutôt droit était doté d'une bosse qui en ruinait le profil. Mon front assez haut ne servait qu'à souligner un strabisme divergent que des lunettes rondes ne pouvaient cacher. Mes oreilles étaient décollées, mon menton pointu, mes dents mal plantées. Je ressemblais à ce que j'étais : une enfant banale.

Mais à l'intérieur, cachée en moi, il y avait Laure. Et Laure avait la grâce, celle qui fait qu'on vous regarde au lieu de vous voir, qu'on vous écoute au lieu de vous entendre. Elle avait le pouvoir, elle portait le poids de mes rêves. Et ils étaient immenses.

Je voulais tout. Écrire. Chanter. Inventer. Composer. Je n'avais aucun désir de puissance, mais la soif d'être quelqu'un, la terreur de ne pas y parvenir et la certitude que je ne survivrais pas à l'échec. J'étais exaltée par ce que je me sentais prête à accomplir, mais j'avais honte d'oser seulement imaginer qu'un jour le monde puisse frapper à ma porte, m'entraîner dans sa ronde.

Une vie qui en vaille la peine, qu'est-ce qui fait qu'on la mérite ?

Tous mes cahiers à Laure étaient remplis de ces incantations. À défaut d'avoir un destin, j'avais une héroïne à la beauté invincible, aux ambitions légitimes. Elle me donnait l'armure dans laquelle je me sentais autorisée à partir à l'assaut de toutes les batailles. Avec elle, je n'avais peur de rien.

Le soir, l'appartement familial était divisé en deux, chacun retranché sur ses terres. La télévision du salon rassemblait mes parents et ma sœur. Derrière ma porte close, le transistor était ma longue-vue sur l'avenir, cet inaccessible monde des adultes qu'il rendait palpable, concret.

La radio était mon cheval de Troie, l'instrument de mon évasion, mon professeur particulier, dont j'étais l'élève attentive. La radio met à portée d'imaginaire un monde en noir et blanc dont vous êtes libre d'inventer les couleurs, les contours, les reliefs, comme un kaléidoscope qu'une main invisible tournerait inlassablement devant vos yeux. Comme elle ne parle à personne en particulier, elle vous incite à croire que c'est à vous seul qu'elle s'adresse. Elle se moque que vous soyez trop jeune, trop moche, trop quelconque. Elle vous livre des confidences. Elle vous fait confiance. Elle vous dit tout ce qu'elle sait, tout de suite.

Je le compris un soir de novembre où je courus ouvrir la porte du salon pour annoncer que le président Kennedy venait d'être assassiné, ce qui médusa mes parents et ma sœur, qui haussa un sourcil méfiant :

— Tu es sûre d'avoir bien compris ?

Je repartis dans mon antre sans daigner lui répondre, grisée d'avoir été, pour la première fois, celle qui savait, adulte parmi les adultes. Puisque l'information, c'était le pouvoir, Laure aurait désormais un métier : journaliste.

Elle dit que son premier souvenir, c'est celui de mon arrivée à la maison. Elle avait trois ans, moi cinq jours. Elle avait une jolie chambre avec du papier peint crème, beaucoup de peluches au pied de son lit à barreaux. C'était l'heure de la sieste.

À cause d'une erreur, mon berceau n'avait pas été livré. Ma mère m'a déposée dans le lit à barreaux.

Elle dit qu'elle se souvient de sa rage.

Huit jours plus tard, elle entrait pour la première fois en maternelle, laissant derrière elle ce nouveau-né qui prenait son lit, sa mère, toute la place.

Elle dit qu'elle se souvient de son chagrin.

Elle a régné sur mon enfance comme la reine des abeilles. Elle était le soleil que j'admirais dans l'ombre. Elle avait l'aisance, le talent, et le monopole des premières places aux tableaux d'honneur. Elle faisait l'admiration de tous, et l'amour des autres lui servait de miroir. Je la dévisageais en cachette, comme on observe une espèce inconnue, avec curiosité, mais sans jalousie, parce qu'on ne peut pas avoir envie de ressembler à ce qu'on ne comprend pas. Elle était à mes yeux le plus insondable des mystères. Je ne saisisais pas comment fonctionnait son cerveau ni son âme. Je la trouvais belle. Il émanait d'elle une force trop précise, trop violente pour notre appartement étriqué, nos petites vies, comme si la cigogne s'était trompée de quartier, de maison, et l'avait déposée à la mauvaise adresse. La déférence des adultes à son égard ne faisait que conforter ce sentiment de trésor miraculeusement apparu.

Elle était précocement, comme si elle était née en ayant l'âge de raison. Sous le casque brillant de ses cheveux noirs, son cerveau était chargé au maximum de ses compétences. Quand elle parlait, les adultes faisaient grand cas de son opinion. Le temps que j'arrive à ordonner les bribes de mes idées, j'avais déjà perdu la parole que nul n'aurait songé à me donner.

Je pris l'habitude de me taire et de l'écouter. De contempler les mille feux de sa beauté tranchante. Un profil un peu fort, le nez busqué, le menton affirmé, et une coupe au carré assez courte renforçaient son assurance. Elle savait. Elle dominait le monde. Elle était l'Alice d'un pays dont elle était l'unique, l'inestimable merveille. Ma sœur prodige.

Elle a été l'idole de mon enfance. Plus que ma mère ou mon père, c'est elle que j'aurais voulu épater, éblouir. Ou simplement surprendre. J'étais comme un chiot en quête d'une caresse qui hésite entre faire le beau ou pisser partout.

Je l'accablais de questions. Je la suivais partout. La plus collante des petites sœurs. Le plus humble de ses sujets.

Parfois, j'entrais en rébellion. Mais elle était trop forte. Elle trouvait toujours le mot juste, celui qui vrille, qui blesse, qui coupe le souffle et laisse désarmé, vaincu. Elle n'avait pas besoin de moi. J'avais trop besoin d'elle.

*« Il était une fois une reine
Qui régnait sur le cœur d'une naine,
Mais qui se soucie d'un être si petit ?
Pas le cœur d'une reine si jolie.
Un beau jour un seigneur apparut
Sur lequel la reine jeta son dévolu.
Seigneur, lui diras-tu,
Toi dont elle rêve tant et plus,
Que la naine, cette jeune enfant,
L'aime et l'admire aveuglément ?
Dis-lui toi, car je ne puis
Me faire entendre de mon bas pays. »*

La reine et la naine. C'est ainsi que je nous voyais. Comment se faire aimer de la reine quand on n'est que la naine ? J'y épuisais mes nerfs. J'en oubliais de grandir.

La reine savait être cruelle, parfois. Me refusant les clés pour comprendre des mots dont elle ne voulait pas m'expliquer le sens. Ainsi, à onze ans, en vacances de neige, j'avais réussi à me faire octroyer un tabouret au bout d'une table où elle déjeunait avec des jeunes de son âge, après que ma mère eut plaidé ma cause auprès d'elle sur l'air bien connu du « C'est ta sœur, tout de même ».

À la fin du repas, tous parlaient astrologie. Mon voisin, un garçon couvert de taches de rousseur qui avait deux fois mon âge, eut la gentillesse de me demander quel était mon signe. Et quand, rougissant d'être soudain le centre de la conversation, je lâchai dans un murmure : « Je suis Vierge », le rire de la reine couvrit tous les autres, me laissant m'embourber sans mot dire. Humiliée par l'hilarité générale, incapable de comprendre ce que ma réponse avait de comique, je me mis à répéter de plus en plus fort, jusqu'à le hurler dans tout ce restaurant d'altitude brusquement silencieux : « Je suis Vierge ! »

La reine me laissa me ridiculiser sans un geste pour abrégér mon supplice. Ce soir-là, elle perdit l'inconditionnalité de son sujet le plus fidèle.

Comme elle était douée en tout et moi en pas grand-chose, elle devint ma préceptrice. Elle n'avait pas la fibre enseignante. Mon incapacité à comprendre vite ce qu'elle expliquait rapidement l'exaspérait. Son impatience me paralysait le cerveau. J'avais tellement honte de ne pas comprendre que ce sentiment balayait tout et me tétanisait. Chaque leçon me laissait encore plus niaise, plus naine, devant la reine qui sortait de la pièce la tête haute, m'abandonnant à mon sort comme un animal sauvage jette sa proie après en avoir dépecé le cadavre. Une nouvelle fois elle avait gagné, en plus d'un surcroît d'argent de poche, la confirmation que sa couronne ne connaissait aucune rivale. Miroir, mon beau miroir, suis-je toujours la meilleure ? Oui, avouait, vaincue, à terre, celle qui le lui tendait.

À partir de la sixième, je me retrouvai dans le même lycée qu'elle. Je n'étais pas une bonne élève. J'assurais le service minimum, juste assez pour ne pas redoubler mes classes, trop peu pour prétendre au moindre honneur. Et les honneurs, précisément, ma sœur les collectionnait, au point que son nom était devenu un label de qualité dont je ruinaï soudain la réputation. Alors les professeurs, déçus d'avoir tiré le mauvais numéro en m'ayant pour élève, se vengeaient dans mon carnet de notes.

« Ne vaut pas sa sœur », affirmait, péremptoire, un professeur de français qui ne l'avait pourtant jamais eue dans sa classe.

« Nous fait regretter son aînée », persiflait le professeur de maths.

« Elle aura des problèmes ! » prophétisait le professeur d'histoire-géographie.

Je n'étais douée pour rien, sauf en musique. « Mais ce ne sont pas des notes qui rattrapent une moyenne », commentait, en conclusion, la directrice de l'établissement.

Les jours de carnet, je prenais soin de rater l'autobus, pour éviter le « Alors ? » mi-inquisiteur, mi-vainqueur du casque de cheveux noirs, et je rentrais à pied de l'école. Je choisissais le chemin le plus long, je laissais les feux passer au vert, j'aidais même les aveugles de l'institut voisin à traverser dans les clous.

Ces jours-là, j'implorais le pardon de mon grand-père, dont la seule évocation rendait mes joues rouges de honte. Je promettais au ciel de mieux faire. Mais dès le lendemain, au bout d'une heure de cours, mes bonnes résolutions s'évanouissaient et avec elles ma concentration. Je m'ennuyais, je rêvais, je perdais le fil et ne parvenais jamais à reprendre le train en marche. Dès que j'étais en classe, mes pensées faisaient l'école buissonnière.

À force de rêver à un autre monde, de noircir mes cahiers à Laure, j'avais acquis un peu de facilité pour écrire sans trop de peine les dissertations aux sujets imposés qui sont le lot des classes du secondaire. Mais ce rare plaisir scolaire s'évanouit le jour où, pour décrire le « paysage d'automne » assigné par la maîtresse, j'évoquai dans ma copie « les chênes qui, ployés sous le vent, penchent la tête les uns vers les autres, pour se chuchoter des secrets à l'oreille ».

Plutôt satisfaite de la tournure de mes vingt lignes, je guettai

impatiemment le résultat de ce devoir, escomptant une note suffisamment bonne pour améliorer mon classement. Hélas, la distribution des copies classées par ordre décroissant se fit sans que j'entende mon nom. Je m'apprêtais à lever le doigt, espérant un oubli, quand la professeur, devançant mon geste, m'arrêta d'un signe du menton.

— Vous viendrez me voir à la fin du cours.

Lequel s'étira comme au ralenti, au rythme des battements de mon cœur qui cognait dans mes tempes.

À la fin de l'heure, j'attendis que la classe soit déserte pour m'approcher de l'estrade. Elle rangeait précautionneusement ses papiers dans son cartable en faux crocodile vert, évitant mon regard.

Le crocodile se referma dans un cliquetis sec tandis qu'elle me lançait abruptement :

— Ainsi, vous aimez Victor Hugo ?

Elle leva enfin ses lunettes vers mon visage blême et s'en approcha tout près.

— Je déteste les tricheuses. Les « arbres qui chuchotent », Victor Hugo les a décrits autrement mieux que vous. Alors, je vous en prie, laissez-lui la paternité de son idée.

Elle se leva d'un coup de ses talons compensés.

— Je ne vous dénoncerai pas. Je vous ai mis zéro. La prochaine fois, contentez-vous de penser par vous-même, au lieu de vouloir impressionner vos professeurs.

Là-dessus, elle enfila son imperméable beige à doublure écossaise et me laissa seule, défaite.

Je n'avais jamais lu une seule ligne de Victor Hugo.

Mais le bénéfice du doute n'existe pas pour les mauvais élèves.

J'étais trop cancre à ses yeux pour avoir eu par moi-même une idée si banale qu'un grand poète l'avait déjà immortalisée à mon insu.

À mes yeux, l'écriture était, avec la musique, le plus noble talent dont on puisse disposer. Je croyais avoir le sens du mot juste, tout comme j'avais une bonne oreille. Ce matin-là, je compris que je m'étais largement surestimée.

J'étais indigne, inférieure, sans grade. Certes, je jouais Chopin sans partition, je noircissais des cahiers entiers des aventures de Laure, mais les idées que je croyais bonnes n'étaient que le pâle recyclage des œuvres des grands hommes.

Jusque-là, je me croyais mauvaise élève par inattention. Pour la première fois, je devais me ranger à l'avis général : ce n'était pas ma capacité de concentration qui était limitée, mais mon aptitude à comprendre.

Heureusement que grand-père n'était plus là pour assister à la fin de mes ambitions, à la chute de mon amour-propre, à l'atterrissage en

catastrophe de mon ascension littéraire.

Grand-père s'était trompé.

Pour apaiser ma rage, durant toute la récréation qui suivit, je composai une « Ode au corps enseignant » que je comptais glisser anonymement sous la porte du bureau des professeurs. Mais, face à la crainte d'être renvoyée, ce petit texte alla grossir la pile de papiers griffonnés dont seule Laure prenait connaissance.

*« Vous me haïssez,
Crapauds, vipères,
Mais vous ne me ferez pas taire.
Je sais que vous m'enviez
La vie qui coule dans mes veines.
Car je vais vivre, moi,
Et ça vous fait bien mal. »*

Tout cela n'était que de la frime. Vivre, moi ? Mourir d'ennui à l'école, pour ensuite se faire toute petite, s'enfermer dans sa tête et dans ses pensées à la maison, cela ne s'appelait pas vivre. Dépérir plutôt.

L'essentiel était de ne plus se faire remarquer, en aucune circonstance. Il valait mieux vivre comme une souris, paisible dans son trou. Je m'engageai à ne plus déranger personne, à ne troubler ni la discipline lycéenne ni la paix du foyer.

Je voulais rester seule avec mes rêves en lambeaux.

Une tricheuse, même par inadvertance, n'a pas droit à une vie étincelante. Qu'elle se contente de grignoter ce qu'elle trouve. Les chansons que la radio diffuse et les livres que la bibliothèque municipale prête gracieusement au rythme de deux par semaine, et quatre en période de vacances.

Je construisais mes jours, comme un abri. Je me nourrissais de l'imaginaire des autres, du quotidien des autres, des musiques des autres. Ainsi bercée, j'oubliais ma carcasse d'élève médiocre, mes oripeaux de naine, et la commode de grand-père, désormais rapatriée dans notre salon, dont le dernier tiroir ne contenait plus que le nécessaire à couture.

Quand la nuit arrivait, j'éteignais la lumière, je glissais mon transistor dans mon lit et, grisée de la musique soul qu'une radio anglaise diffusait toutes les nuits, je m'endormais en voulant croire que demain serait peut-être moins triste qu'aujourd'hui.

À cette époque, je faisais régulièrement le même cauchemar.

J'étais au cinéma, seule, assise au milieu d'une rangée. La salle était pleine. Le film devait être comique, car tout le monde riait. Sauf moi.

Les sièges cramoisis étaient soudés les uns aux autres. À force de se pencher en arrière pour rire à gorge déployée, les spectateurs faisaient basculer les fauteuils dans l'océan noir et agité qui était derrière nous.

Nous allions tous mourir noyés et je regardais avec terreur ces visages déformés par les rires et cette eau noire dont mes cheveux se rapprochaient, en pensant : « Pourquoi mourir avec eux alors que je n'ai pas ri ? »

Et je ne sais pas si ce qui me rendait le plus triste était de mourir sans raison ou de ne pas avoir su rire à l'unisson des autres.

Être ou ne pas être comme tout le monde.

Fallait-il choisir son camp pour cesser d'être « la petite » et grandir enfin ?

À onze ans, je commençais à regarder les garçons qui venaient chercher les filles à la sortie de l'école.

Moi, je connaissais les hommes, les vrais, ceux qui peuplaient mes romans favoris, *Jalna* ou *Rebecca*. Des créatures ombrageuses et farouches qui ne baissaient la garde que pour enlacer des femmes éperdues d'amour, qui s'accrochaient à eux comme des noyées enfin sauvées de la virginité ou de l'ennui conjugal.

J'aurais pu dessiner les yeux fermés leur regard sombre, leur chevelure abondante et surtout leurs mains, qui me faisaient rêver. Des mains qui plient, qui ploient, qui caressent et qui brisent. Des mains qui forcent les destins, des mains qui tracent et bouleversent le cours des vies, des mains qui trouvent leur place dans le monde. Pour moi, on reconnaissait un homme à sa poignée de main : rude et ferme, bourrue et chaleureuse, une main entrouverte comme une porte sur un monde inconnu.

Les garçons couverts d'acné qui envahissaient le café-bar en face du lycée avaient les mains moites, les ongles rongés, du poil au menton et l'esprit aussi raide que leurs manteaux bleu marine.

Je les regardais avec mépris. Ces dadais efflanqués dont la voix hésitait encore entre l'aigu et le grave ne me faisaient pas rêver, et je ne comprenais pas qu'ils puissent inspirer l'incessant ballet de petits mots que les filles de ma classe échangeaient avec des mines entendues.

J'étais exclue d'office de cette agitation. La plupart d'entre elles avaient des bosses sous leurs shetlands moulants, des tampons hygiéniques dans leurs trousse, de l'eye-liner sur les paupières et des notions très précises de l'anatomie masculine.

J'avais cessé de croire aux cigognes en même temps qu'au Père Noël, mais je ne comprenais toujours pas ce que voulait dire cette formule magique qui, dans les livres, faisait crier les hommes et soupirer les femmes, ce paroxysme autour duquel des pages entières étaient écrites sans jamais en donner le sens, ce parcours du combattant qui, d'un auteur à l'autre, prenait deux heures ou trois minutes, rendait les femmes comblées ou amères, mais très souvent enceintes, tournait la tête aux plus vertueuses et pouvait conduire les plus raisonnables aux portes de la folie : « faire l'amour ». Qu'est-ce

que cela voulait dire, concrètement, techniquement ? À qui poser la question ?

Les parents baissaient la voix pour évoquer ces sujets, et les courriers du cœur des magazines féminins n'étaient pas plus explicites. Vers qui se tourner ? Aucun des romans à la réputation sulfureuse ne satisfaisait ma curiosité. Quant aux filles à shetland, leurs conversations étaient exclusivement consacrées à une question qui instaurait entre elles une hiérarchie définitive : qui avait déjà embrassé avec la langue ? Celles dont c'était le cas pouvaient s'enorgueillir de « sortir » avec un garçon.

Un jour de janvier où j'étais passée déposer à une camarade souffrante les devoirs du lendemain, la porte du palier s'ouvrit sur un garçon aux yeux gris, avec des cheveux bruns bouclés et les dents de la chance. La façon dont il prit mon classeur des deux mains me fit un curieux pincement à l'estomac.

Richard était en quatrième à deux rues du lycée et nous nous retrouvions à la sortie des cours afin qu'il prenne les devoirs pour sa sœur qui, Dieu la bénisse, souffrait de la scarlatine et en avait pour quinze jours.

C'était peu mais cela suffit pour faire jaser, au point de parvenir jusqu'aux oreilles de la reine, qui me convoqua dans sa chambre et me soumit à la question. Oui, me suis-je entendue mentir effrontément, oui, bien sûr, je sortais avec lui ! La reine eut un sourire hautain.

Le soir, dans la cuisine, ma mère me lança, l'air faussement dégagé, les yeux rivés sur le toaster fabriqué en Angleterre qui avait pour particularité de brûler le pain sans jamais le griller :

— Ta sœur m'a raconté. Tu t'y prends tôt, ma fille !

La grille du toaster ne fut jamais aussi écarlate que mes joues. Ce soir-là, je me serais flagellée de honte. Je n'osai même pas l'écrire à Laure. Comment avais-je pu ? Comment confesser qu'on n'a pas commis la faute dont on s'est vanté d'être coupable ?

La tricheuse était une menteuse.

Pour mieux me punir, j'allai me planter devant le miroir de la salle de bains. Une souris grise à lunettes marron. Pas de quoi retenir le regard de Richard.

La remarque de ma mère avait claqué comme une porte qui se ferme.

Le monde des garçons continuerait à tourner sans moi.

Pour les vacances, nous partions rejoindre la famille de l'oncle Émile à Knokke-le-Zoute.

Cette station balnéaire est pour les Bruxellois ce que Deauville est aux Parisiens : la plage la plus proche de la capitale, donc snob et chère. À la place des planches et des colombages normands, Knokke pouvait s'enorgueillir d'un casino en stuc blanc où Adamo se produisait régulièrement et d'une digue en pierre rouge qui longeait la plage jusqu'à la Hollande, constituant pour les enfants de mon âge une merveilleuse piste cyclable. Certes, cette destination ne sonnait pas très avantageusement aux oreilles de mes camarades de classe, qui en trouvaient le nom ridicule, jusqu'à ce qu'en 1966, Jacques Brel, dans sa « Chanson de Jacky », l'anoblisse enfin :

*« Même si un jour, à Knokke-le-Zoute,
Je deviens, comme je le redoute,
Chanteur pour femmes finissantes... »*

À Knokke, le vent de la mer du Nord soufflait en rafales qui vous faisaient perdre l'équilibre. La ville sentait l'iode, les gaufres et la mayonnaise dont on remplissait les tomates farcies qui étaient une spécialité locale. À la place des croissants, pour le petit déjeuner, on servait des petits pains ronds dont on tapissait la mie encore tiède de beurre salé et, les matins où je me sentais le courage d'aller les chercher à vélo dès huit heures chez le grand poissonnier, de crevettes fraîchement décortiquées.

La bicyclette était mon moyen de locomotion préféré. On trouvait, sur la digue, d'innombrables marchands qui louaient aussi, à l'heure et au prix fort, des vélos à plusieurs, sorte de pédalos des villes auxquels les locaux donnaient le délicieux sobriquet de *cuistax*. Ces engins conçus pour des familles nombreuses étaient dotés d'avertisseurs tonitruants qui enchantaient les enfants, et dont on pouvait identifier le magasin à sa couleur, vert pomme, rouge sang ou jaune canari.

Le temps s'étirait entre de longues promenades à pied dans les dunes de sable, des parties de mini-golf, des visites à la réserve du Zwin et le rite du thé chez l'oncle Émile, qui possédait un grand appartement dominant la mer.

Sur le coup de quatre heures, nous nous retrouvions, après la sieste

parentale, dans le hall de notre hôtel, une pension de famille méticuleuse et triste. La salle à manger carrée donnait sur la rue et les baies vitrées sans rideau, comme c'est souvent l'usage en Belgique, ne reflétaient que le mur gris clair du bureau de poste situé en face. On y servait un buffet à midi, des menus le soir, avec un bol de soupe en entrée et la pièce était imprégnée à toute heure d'une odeur de bouillon. La grande télévision occupait un salon aux stores baissés qui sentait le mois. La cabine téléphonique jouxtait la réception, où un jeune homme blond au visage très pâle se régala, le visage impassible, mais les lèvres plissées de concentration, des conversations de la clientèle.

Mon père préférant la marche au vélo, nous allions chez l'oncle Émile à pied, ce qui représentait une demi-heure de promenade, après laquelle je me sentais autorisée à prendre deux fois du *kramik*, un pain brioché aux raisins secs que ma tante servait moelleux, sortant du four. Le service était en porcelaine blanc et noir, et je n'osais jamais me resservir de thé, par crainte d'en renverser une goutte sur la moquette crème. Émile était rarement présent, et ma tante, en son absence, monopolisait la conversation, parlant très vite comme si elle redoutait l'imminence de son retour.

Pour ma part, il y avait longtemps que je n'attendais plus rien de lui.

Un an après sa visite parisienne, il m'avait confié, dans cet appartement, la garde de sa petite-fille de vingt mois. Une heure après son départ, l'enfant s'était réveillée. Elle était mouillée, elle avait faim, mais on ne m'avait laissé ni couches ni consignes. Alors, je l'avais prise dans mes bras, et, pour la distraire, je la promenais dans l'appartement en lui fredonnant une chanson. Elle s'était calmée, mais en entendant la clé dans la serrure, elle s'était mise à brailler. Mon oncle avait traversé l'entrée d'une seule enjambée et, encore revêtu de son loden, de son chapeau et de ses gants en daim, me l'avait arrachée des bras en hurlant que j'étais une incapable et que jamais de sa vie il ne me pardonnerait d'avoir fait couler des larmes sur les joues de son plus grand trésor.

Depuis cet épisode, nous n'avions plus jamais échangé d'autres paroles que les salutations d'usage.

Après avoir aidé à desservir le thé, et comme je m'ennuyais, j'allais au fond d'un grand couloir feuilleter les livres de poche qui occupaient la bibliothèque de leur chambre où ma tante permettait que j'emprunte de quoi lire.

Je lui dois ainsi quelques découvertes inoubliables, dont un recueil de nouvelles de Fitzgerald, qui me passionna tant qu'elle me laissa garder cet exemplaire écorné qui sentait le *Calèche* d'Hermès. J'aimais

beaucoup ma tante. Je l'admirais de subir au quotidien les remarques acerbes que mon oncle lui décochait sans jamais en prendre ombrage. Pour sa part, elle redoublait de gentillesse à mon égard, comme si elle voulait compenser l'agressivité de son époux.

Un jour où je m'étais isolée un instant dans leur salle de bains, je me lavais les mains en me regardant dans le miroir et je vis que le petit chignon que je m'étais donné tant de mal à faire avant de partir et qui décidément ne m'allait pas si mal aurait pu tenir jusqu'au soir si seulement une mèche n'avait eu la ridicule idée de jaillir pour se dresser tel un épi au sommet de mon crâne. Un nécessaire à couture était posé sur le lavabo. J'y pris des petits ciseaux à bouts arrondis, coupai la vilaine mèche, et retournai me plonger dans ma lecture.

Ma tante, qui était scrupuleusement maniaque, remarqua, une heure plus tard, qu'une mèche brune formait une tache sombre dans sa corbeille à papier immaculée. Aussitôt, elle déclencha l'alerte rouge.

Qui donc avait pu avoir l'idée stupide de se couper une mèche de cheveux ? L'irrationalité du geste exaspérait sa logique. Qui donc était capable d'agir de façon aussi irréfléchie, impulsive, immature ?

Tout me désignait, à l'évidence. Ma sœur et moi étions brunes, et son carré impeccable ne souffrait d'aucun coup de ciseaux rageur. Mais le mépris que je lisais dans les yeux de ma tante me condamnait au silence. Qu'Émile m'ignore, j'en avais pris mon parti. Mais perdre son estime à elle m'était insupportable. Elle était la seule à poser sur moi un regard gentil, dans lequel je n'avais jamais décelé la moindre arrière-pensée. Même si le mal était fait, je voulais reculer l'échéance.

J'ai nié.

Plus ma tante et ma mère se faisaient insistantes, plus j'en rajoutais dans le mensonge, allant jusqu'à m'offusquer que l'on puisse mettre ma parole en doute.

Une fois de plus, la honte me transperçait le cœur.

Honte d'avoir menti, honte d'avoir manqué de courage.

À quoi bon vivre quand on craint à ce point d'être soi-même ?

J'avais peur de tout. Des baisers des garçons, du jugement de ma tante, du rire de ma sœur, du regard de ma mère.

Il n'y avait qu'avec mon grand-père que je n'avais peur de rien.

Ce soir-là, en éteignant la lumière, j'ai pensé pour la première fois qu'il serait doux de le rejoindre.

Nous formions une toute petite famille. Le nazisme avait eu raison de presque toutes les branches de notre arbre généalogique. En dehors de l'oncle Émile, il ne restait que les frères de mon père, installés en Israël, qu'on ne voyait jamais et dont la présence se manifestait par l'enveloppe bleu azur des aérogrammes que mon père et eux s'adressaient chaque semaine. C'est délicatement, au coupe-papier, qu'il en décollait la face cachetée, en prenant soin de déplier sans la déchirer la précieuse feuille au papier très fin qui faisait aussi office d'enveloppe préimprimée, mais ne laissait qu'une place limitée au texte, comme un recto sans verso, avec la possibilité cependant d'ajouter des notules sur le côté, tant et si bien que la missive se lisait de haut en bas, puis penchée dans tous les sens.

Les caractères hébraïques dont ils étaient couverts renforçaient à mes yeux l'aspect solennel de ces courriers exotiques dont mon père guettait l'arrivée le jeudi matin, et auquel il répondait, le soir même, inconfortablement penché sur le coin d'une commode, alors qu'il aurait été plus à l'aise assis à la table de la salle à manger. Mais c'est à cette place qu'il aimait s'installer, sous la lumière un peu crue d'une lampe à l'ampoule trop puissante, qui lui permettait de déchiffrer les petits caractères du *Monde* sans mettre ses lunettes.

Mon père était un chef de famille, au sens moral du terme. Un être scrupuleusement honnête, rigoureusement droit. Il partait travailler dès sept heures trente, rentrait vers dix-neuf heures, gris de fatigue, et il ne me serait jamais venu à l'esprit de l'entretenir de mes états d'âme.

J'ai toujours eu le sentiment que mon caractère était proche du sien, et je devinais, sans l'avoir jamais expérimentée, cette lassitude qui l'engourdissait au point que faire la conversation représentait un effort insurmontable.

Sans doute le poids des traditions juives l'avait-il habitué à ce que les femmes gouvernent le foyer. Toujours est-il qu'en dehors des décisions importantes, concernant les grands traits de notre éducation ou une dépense sortant de l'ordinaire, il laissait à ma mère le soin de gérer notre quotidien, ce dont elle s'acquittait avec une efficacité épuisante. Il veillait à ce que nous respections les valeurs auxquelles il tenait, mais n'interférait dans le cours de nos vies que lorsque ma

mère estimait un problème suffisamment sérieux pour le lui soumettre et lui en confier la charge.

C'était notamment le cas trois fois par an, lors de la lecture de mon bulletin scolaire.

Mon père avait tout essayé : les réprimandes, les promesses de récompense, la colère, le mépris, l'indifférence. Il n'aurait jamais pensé à me demander si quelque chose ne tournait pas rond. Aux yeux de mes parents, la psychologie, loin d'être un mode de pensée, un axe de réflexion, se résumait à une pratique médicale fameuse, quoique discutable aux yeux de ma mère qui s'arrogeait le droit de juger le Viennois Sigmund Freud, son compatriote.

De toute façon, comment aurais-je pu dire à mon père que je me sentais étrangère à tous, même à lui ? Ma tanière s'était transformée presque à mon insu en une cellule dans laquelle je m'enfermais davantage chaque jour et dont j'aurais été incapable de produire la clé.

Comment décrire des sensations telles que la solitude, l'abandon, le manque, le vide enfin ? Comment les faire comprendre à un homme aussi posé que l'était mon père ? Sa vision du monde, logique, volontariste, selon laquelle « quand on veut, on peut », était trop binaire pour intégrer les circonvolutions de mes états d'âme.

J'avais peur qu'il me juge.

Seule Laure possédait la tolérance dont j'avais besoin. Je pouvais tout lui dire.

Mais elle ne m'apportait aucune réponse.

Je tournais en rond.

J'ai toujours été très mauvaise en mathématiques. L'année de mes onze ans, en classe de cinquième, j'eus une enseignante qui me prit en grippe. L'ennui me rendait indolente et ma présence à ses cours était strictement passive. Je veillais à ne pas me faire remarquer pour ne pas écoper de sa punition favorite : vous faire recopier pour le lendemain un cahier entier d'exercices d'algèbre. Mais plus j'essayais de n'être qu'une souris grise, plus j'avais le sentiment que ma présence lui hérissait les nerfs.

Après plusieurs incidents, une série de mauvaises notes et quelques cahiers recopiés, elle décida de convoquer ma mère pour discuter de mon cas.

Dans ces situations, ma mère faisait bloc avec moi. Quels que soient mes torts, ma paresse, mon inattention, elle me défendait devant le corps enseignant, quitte à me faire la leçon quand elle revenait du front. Face aux autres, elle prenait le parti de sa fille. Je n'étais donc pas inquiète à l'idée qu'elle rencontre M^{me} Dufour.

Ma mère rentra du rendez-vous sans rien me dire. Ni remarque ni reproche. Aucun commentaire.

En fin d'après-midi, elle m'annonça que nous allions chez le docteur Assan, notre généraliste. Je m'attendais à une visite de contrôle, un rappel de vaccin. Quelle ne fut pas ma stupeur quand, après l'examen de routine, le docteur se tourna vers ma mère et lui dit dans un éclat de rire :

— Vous voyez qu'elle n'a aucun problème ! C'est sa maîtresse que je devrais ausculter !

Ma mère, rougissante et un peu gênée, faisait tourner son alliance autour de son doigt.

— Je le sais bien. C'est ma fille, tout de même ! Mais elle aurait pu remarquer des choses qui nous auraient échappé...

Le docteur Assan riait encore en nous raccompagnant.

Sur le chemin du retour, ma mère m'expliqua que, pour M^{me} Dufour, j'étais à l'évidence une enfant anormalement lente, excessivement passive, inadaptée selon elle à un rythme scolaire normal. Elle pensait que ma place était dans un institut spécialisé.

Maintenant que le docteur Assan l'avait rassurée, ma mère ne trouvait pas de mots assez durs pour qualifier l'attitude négative d'une

enseignante incapable de motiver ses élèves.

Moi, je retenais que cette femme était parvenue à semer le doute dans l'esprit de ma mère.

Mon grand-père m'avait laissé deux anges gardiens. Ses deux meilleurs amis. Ils lui ressemblaient. Comme lui, ils avaient une présence imposante, un humour ravageur, un charme incontestable et le cœur sur la main. Comme lui, ils étaient exilés, c'est-à-dire inclassables, irréductiblement eux-mêmes, ne cherchant ni l'assimilation ni la reconnaissance. La guerre les avait rendus sans illusions sur la nature humaine. Mais la vie, qu'est-ce qu'ils l'aimaient ! Et avec elle les femmes, les voyages, le luxe et les enfants. Le cours sinueux de leur existence n'avait permis à aucun d'entre eux d'avoir de descendance.

La petite-fille préférée de leur meilleur ami devint aussi la leur.

Ils habitaient à l'étranger et venaient rarement.

Leur visite était toujours inattendue, indescriptible, inoubliable. Grisante.

On se couchait tard, on dînait dehors, on goûtait à des mets inconnus, on découvrait des lieux exotiques : les palaces, les grands couturiers, les épiceries fines, les librairies anciennes. Ils laissaient dans leur sillage l'écho de leurs rires, des effluves de bonheur.

L'un comme l'autre, d'un geste, d'un sourire, ressuscitaient en moi la gaieté, la légèreté d'avant.

Tout s'évanouissait après leur départ, comme un mirage. Il me restait leurs cadeaux extravagants, le parfum de leur eau de Cologne, un mouchoir emprunté mais jamais rendu, le sentiment d'avoir été, durant quelques heures, quelques jours, choyée comme une princesse de conte de fées.

Chacun d'entre eux était une figure romanesque, le héros d'une vie plus riche que bien des fictions. Le premier, que j'ai toujours appelé M. Reuter, était autrichien, comme mon grand-père.

Physiquement, ils étaient assez proches. Beaucoup de prestance, le cheveu gris, le regard clair et doux, un charisme indéniable. Ils avaient la même silhouette un peu massive, entre Jean Gabin et Raimu. Dans les années trente, M. Reuter louait une chambre chez une veuve plus âgée que lui, qui vivait seule avec sa fille. Elle était devenue sa maîtresse et ils avaient vécu ensemble durant plusieurs années. Elle était morte alors que la guerre éclatait.

Lui était juif, il ne pouvait plus rester à Vienne. Il était parvenu à s'enfuir à temps.

La fille de sa logeuse, âgée de seize ans, était amoureuse de lui. Elle seule savait où il se cachait. Durant cinq ans, elle lui avait apporté des vivres, des vêtements. Elle lui avait sauvé la vie.

Après la guerre, ils s'étaient mariés. Elle était à la fois la femme de sa vie et l'enfant de ses rêves. Il la dominait en tout. Culture, intelligence, intuition. Il lui consacrait tout le temps que lui laissaient ses affaires, lui passait tous ses caprices, était son rempart entre elle et le monde.

Avec moi, il était attentif et affectueux. Un authentique Viennois, amoureux de théâtre, passionné d'opéra.

L'autre ami de mon grand-père, que tout le monde surnommait « oncle Dee », avait un regard d'aigle, un front dégarni et de très grandes oreilles. Il était né en Angleterre. Je ne l'ai jamais connu que veuf. Il avait épousé, sur un coup de tête, une beauté irlandaise sans savoir qu'elle souffrait de crises de démence. Il avait fait venir des médecins, transformé sa maison en clinique. Rien n'y faisait. Elle avait été internée. Durant toutes ces années il avait vécu un amour impossible avec la sœur de sa femme, qui, elle, ne souffrait d'aucun symptôme. Quand sa femme était morte, dix ans plus tard, et qu'il avait enfin pu épouser sa belle-sœur, celle-ci était malade, et elle avait disparu sans qu'ils aient pu avoir d'enfant. Son asthme supportant mal l'humidité londonienne, il vivait en Jamaïque.

Sa gentillesse envers moi était digne de celle de mon grand-père. Il m'apprit mes premiers mots d'anglais, me fit goûter mon premier hamburger. Il me fit des cadeaux miraculeux, inespérés, comme cette tenue d'équitation hors de prix dont je rêvais et qu'il fit livrer à mon attention pour mes douze ans. Lui seul aurait pu se vanter d'être mon oncle, cet homme qui n'était ni de mon pays ni de mon sang.

Oncle Dee, comme M. Reuter, avait fait fortune seul. Ni l'un ni l'autre n'en tirait aucune gloire. C'était une revanche qu'ils avaient prise sur le destin, sur le cours de leurs vies fracassées par la guerre. Ils s'amusaient de tout comme des gamins lucides, mais sans cynisme. Quand ils surgissaient dans nos vies ternes, tels des prestidigitateurs, ils nous laissaient entrevoir un monde cosmopolite et raffiné, où les arts sont un plaisir qui mérite qu'on s'y consacre, et l'existence une farandole dont il faut savoir rire et jouir. Ces survivants que la vie n'avait pas épargnés n'avaient peur de rien. À leur côté, deux fois par an, je me sentais indestructible.

Nous avions peu d'argent. Nous n'en avons jamais manqué non plus. La frivolité était un sentiment étranger à mes parents. Ils n'éprouvaient aucun besoin de paraître. Ils n'étaient pas dépensiers. Ils avaient fait le choix de tout investir sur nous. Ma sœur et moi devions avoir ce dont eux-mêmes avaient été privés.

Mon père se serait satisfait du quotidien tranquille des classes moyennes. Un pavillon en région parisienne, un chien, un jardinet, et vingt minutes de marche à pied pour se rendre à son travail. C'est la vie qu'il aurait aimé mener et à laquelle ma mère le fit renoncer, pour le bien de ses deux filles : la banlieue n'offrait pas la meilleure scolarité, ni la meilleure compagnie. Le meilleur n'étant pas dans nos prix, il fallait choisir entre la qualité du quartier et celle de l'espace vital. Ma mère n'hésita pas et trancha en faveur d'un soixante-dix mètres carrés à l'ombre de la tour Eiffel, trois pièces pour abriter quatre personnes ainsi que le bureau d'import-export domicilié à notre adresse dont ma mère assurait l'administration et la comptabilité.

Le bureau se transformait en salle à manger à l'heure des repas, et la nuit, le fauteuil crapaud vert pomme où mon père aimait téléphoner se déplaçait en lit, la chaise où ma mère s'asseyait pour dîner me servait de table de chevet. Mes parents dormaient dans le salon dont le grand canapé était convertible. Seule ma sœur avait une chambre avec un vrai lit, sur lequel elle pouvait rêvasser en plein jour, qu'elle pouvait laisser en désordre, avec une porte qu'elle pouvait refermer sur ses secrets.

L'excellence se cultive, sa longévité exige des efforts et un sens aigu des priorités. Mes parents sacrifièrent l'intimité d'une chambre à coucher sur l'autel de l'avenir. Ma sœur, en échange, mit un point d'honneur à se montrer à la hauteur de leurs attentes. Je n'y trouvais rien à redire.

L'argent, donc, était dépensé précautionneusement. Le superflu n'avait pas sa place dans ce genre de budget.

J'avais deux passions que personne ne partageait : la presse et la musique. J'arpentais les allées de la bibliothèque municipale et piochais indifféremment dans les rayons, quelles que soient les catégories. Je ne boudais que la science-fiction. J'avais trop de comptes à régler avec le présent pour m'intéresser tant soit peu au

futur.

J'adorais les journaux et tous les magazines, pour enfants, pour jeunes filles, pour rêver, pour jouer, pour trouver les sept erreurs et résoudre les rébus, pour découvrir les nouvelles du monde. Un livre est éternel, mais un journal, c'est comme la radio, il varie selon l'actualité, la mode, il raconte la vie de ceux qui ont une place dans le monde. Je pensais qu'ils m'aideraient à trouver la mienne. Mais je ne travaillais pas assez bien pour pouvoir me les offrir souvent, d'autant que tout mon argent de poche partait chez le disquaire.

La radio était le juke-box où je découvrais les nouveautés, mais quand on aime une chanson, quand on l'a dans la peau, on ne peut pas se contenter d'en guetter le passage.

L'écouter, la décortiquer, la faire sienne complètement, devient un besoin impérieux.

J'achetais des disques, tout le temps. Je pouvais écouter la même chanson vingt fois de suite. La musique était mon oxygène.

Dans un roman d'Elsa Triolet dont le héros est pianiste, une jeune fille lui demande platement :

« Vous aimez la musique ? »

Et il lui répond par cette phrase imparable :

« J'en fais comme je respire. Est-ce qu'on aime respirer ? »

C'était exactement ce que je ressentais.

Je travaillais, je lisais en musique. J'attendais, après le dîner, que mes parents s'installent devant la télévision. Alors, je fermait la porte de la salle à manger, et il suffisait que j'allume mon transistor ou que je mette un disque pour me retrouver chez moi. La musique délimitait mon espace, j'y étais à l'abri.

Quand mes réserves fondaient trop vite, je me démultipliais à la maison pour rendre de menus services et gagner ainsi de quoi m'acheter deux disques par mois.

Je m'en sortais à peu près.

Jusqu'à l'irruption de Bernadette dans ma classe de quatrième.

Bernadette était une brune un peu trop baraquée pour son âge. Elle avait la raie au milieu, des cheveux raides retenus par deux barrettes dorées et portait souvent des kilts sous un manteau rouge à carreaux. Elle habitait à deux rues de chez moi. Elle a surgi dans le quartier, et dans ma classe, au deuxième trimestre, l'année de mes douze ans.

Quand on n'a aucune copine attirée, une nouvelle est forcément digne d'intérêt. Bernadette était une fillette dénuée de charme, c'est ce qui la rendait précieuse à mes yeux. Sa présence avait le mérite de ne pas me complexer davantage. Certes, elle était plus grande que moi, puisque j'étais toujours la plus jeune et la plus petite. Mais ses chemisiers démodés aux manches bouffantes, ses lunettes aux verres épais et ses grands pieds la rangeaient dans la catégorie des filles « normales ». Cela me faisait moins peur que la bande aux shetlands.

Nous devions être trois ou quatre à avoir eu la même idée : faire de Bernadette sa meilleure amie. Quand on est seule toute la journée, on rêve d'avoir quelqu'un avec qui échanger des petits mots, faire le trajet à pied, passer des heures au téléphone et partager des secrets. Bernadette ayant l'embarras du choix, elle fit miroiter à chacune d'entre nous la possibilité d'avoir l'exclusivité de son amitié. Elle nous flattait l'une après l'autre, nous exploitait l'une contre l'autre, nous manipulait avec habileté.

On ne peut pas se méfier de ce qu'on ne connaît pas. Nous ignorions toutes que nous étions tombées sur une garce.

Était-ce parce que ma maison était sur le chemin de la sienne ? Je pris facilement l'avantage sur mes rivales. C'était avec moi qu'elle préférerait rentrer de l'école. Sur le chemin du retour, il y avait trois boulangeries, et elle s'arrêtait à chacune, pour faire le plein de nounours en chocolat, de Carambar et de choux à la crème, sa prédilection.

Comme sa mère l'avait mise au régime, elle vidait son sac de sucreries à toute allure, afin d'avoir tout dévoré avant de rentrer chez elle. Mais elle culpabilisait de manger autant. Alors elle poussait à la consommation, me forçant à acheter des confiseries pour ne pas avoir à la regarder s'empiffrer toute seule.

Après un mois à ce rythme, où quotidiennement elle me poussait à dépenser davantage pour mieux se servir dans mon paquet après avoir

vidé le sien, je vis mes économies fondre comme neige au soleil. Durant quelques jours, je résistai à sa pression.

Une semaine plus tard, Bernadette étant introuvable à la sortie des cours, je rentrai seule chez moi, la mort dans l'âme. En chemin, mortifiée, je reconnus le manteau rouge sur le trottoir d'en face. Elle était avec une des trois autres prétendantes, et fit mine de ne pas m'apercevoir.

Le lendemain, à la récréation, elle porta l'estocade :

— Elle est gentille, Marion, elle m'a offert des croissants, et tout un paquet de Malabar hier, en rentrant. Je suis allée chez elle faire mes devoirs.

Marion habitait loin de chez Bernadette, alors qu'elle passait chaque jour devant ma porte sans jamais vouloir s'arrêter, malgré mes fréquentes invitations.

Ce soir-là, en rentrant, je lui offris pour cinq francs de confiseries.

Un mois après, je dépensais quinze francs par jour.

Cette amitié était largement au-dessus de mes moyens. Mais, à ce prix, j'avais désormais l'avantage sur les autres. J'avais quelqu'un avec qui tuer le temps en récréation, quelqu'un avec qui attendre le bus, quelqu'un qui me donnait enfin un statut officiel dans cette classe. Je n'étais plus la souris anonyme. J'étais la meilleure amie de Bernadette. Cela n'avait pas de prix. Ou, plus exactement, j'étais décidée à y mettre le prix.

Chaque soir, je me jurais de ne pas emporter d'argent à l'école le lendemain.

Chaque matin, la perspective de me retrouver seule dans mon coin avait raison de mes résolutions.

Un jour d'avril, alors que je m'apprêtais à partir en classe, je renversai ma tirelire sur le lit. Plus rien. Elle était vide. La panique s'empara de moi. Il était hors de question que je ne puisse pas assurer la tournée des boulangeries.

Il me fallait de l'argent, absolument.

Mon père était parti travailler, ma sœur était dans la salle de bains, ma mère dans la cuisine. Son sac traînait, comme toujours, dans l'entrée. Qu'est-ce qui a fait que, ce jour-là, aucun interdit n'a réussi à m'arrêter ? J'ouvris son sac, fouillai dans son porte-monnaie, chipai quelques pièces. Ni vu ni connu. Je criai : « Au revoir » à la cantonade. Je n'aurais pas pu affronter le regard de ma mère. Je dévalai l'escalier. Les pièces volées me brûlaient les doigts.

En un mois, je détournai environ cent cinquante francs du sac de ma mère.

Un soir, elle faillit s'en apercevoir. Elle cherchait quelque chose dans son porte-monnaie. Je l'entendis demander à mon père si c'était

lui qui avait pris les vingt francs qu'elle était certaine d'avoir rangés là. Il répondit que non. Elle renversa le contenu de son sac. En vain. Elle alla fouiller les poches de son manteau. J'eus tout juste le temps de replacer le billet dans un des soufflets du porte-monnaie.

Il fallait que ça cesse.

J'ai tenu le coup quatre jours. Quatre jours isolée dans la classe, Bernadette ayant soudain oublié jusqu'à mon prénom.

Le cinquième jour, je recommençai.

Le lendemain soir, quand je revins de l'école avec Bernadette, ma mère m'attendait en bas de notre immeuble.

Bernadette me fit un vague signe de la main, et rentra chez elle.

Ma mère me poussa jusqu'au salon, dont elle referma la porte.

Elle tremblait de colère. Elle me sommait de m'expliquer, mais ne me laissait pas le temps de répondre. De toute façon, il n'y avait rien à dire, à comprendre ou à expliquer.

La tricheuse qui était menteuse était aussi une voleuse.

Je n'avais aucune excuse.

Ce que je ressentais était bien au-delà de la honte.

La tache était là, indélébile.

Comme pour la mèche de cheveux, je ne pouvais en vouloir à personne. Qu'à moi.

Je regardais ma mère, et je me sentais indigne d'elle, de mon père, de leurs efforts, leurs sacrifices.

Ma mère disait qu'elle allait prévenir la famille, pour que tout le monde sache qu'elle avait mis au monde une enfant indigne.

Moi, je pensais à mon grand-père. Tout ce que j'étais incapable d'expliquer à ma mère, je le lui racontais en silence. Lui seul était en mesure de comprendre que je n'en pouvais plus d'être tout le temps seule, à la maison, à l'école, sans parler à personne, jamais, à personne d'autre qu'à Laure ou à lui.

Comme si elle avait lu dans mes pensées, ma mère, soudain galvanisée, me prit par les bras, me forçant à affronter son regard.

— Et ce n'est pas tout ! Je vais le dire à M. Reuter et à oncle Dee. Qu'ils sachent un peu ce qu'elle vaut, la petite-fille de mon père !

C'est à ce moment-là que j'ai décidé qu'il fallait que je m'en aille.

La vie sans grand-père était longue et triste, mais si je perdais mes anges gardiens, plus rien ne me retenait ici. Et la reine, qu'est-ce qu'elle allait penser de moi ? Elle croirait que je faisais exprès de ruiner la réputation de la famille.

Et mon père ? Lui, au moins, est-ce qu'il m'écouterait ?

Mais il était absent jusqu'à la fin de la semaine pour un voyage d'affaires. Il ne partait presque jamais, à peine une fois par an. Il avait fallu que cela tombe ce jour-là.

Je n'avais pas le choix. Il fallait que je cesse de gâcher leur vie.

La seule façon, c'était de disparaître.

Ma mère a fini par me consigner dans la salle à manger. J'ai entendu ma sœur rentrer de l'école. Ma mère l'a entraînée dans la cuisine. Je devinais leurs chuchotements à travers la porte. Je me sentais nauséuse.

J'ai fermé les volets, tiré les rideaux, déplié le fauteuil crapaud vert.

Je me suis couchée dans le noir. Je tremblais tellement que j'entendais mes dents claquer.

J'étais inexcusable, impardonnable. Surtout j'étais lâche, lamentablement lâche. Comment avais-je pu croire que Bernadette deviendrait mon amie ? Ma professeur de maths avait raison : j'étais bien plus bête que la moyenne. Ma famille n'avait pas mérité cela. Et moi, je ne méritais plus d'en faire partie.

J'avais touché le fond.

Pour me punir, ce soir-là, je me suis endormie sans allumer la radio. Privée d'oxygène.

Le lendemain matin, en faisant ma toilette, j'ai vidé les tubes de somnifères et tous les médicaments que Maman range en haut du placard de la salle de bains pour éviter qu'on y touche.

Après avoir tout avalé, je me suis regardée dans la glace.

La souris avait mauvaise mine.

Je me dégoûtais moi-même. J'ai éteint la lumière pour ne plus me voir.

La souris est pourrie.

Qu'elle crève.

Je me suis réveillée dans une chambre rectangulaire. J'étais seule.

Il y avait des barreaux aux fenêtres.

Un peu de lumière s'insinuait au travers, mais je ne savais pas si c'était une lueur d'aube ou de crépuscule.

Je portais une liquette rêche qui sentait l'eau de Javel.

J'ai poussé le drap et soulevé ma chemise pour regarder mon ventre. Pas de cicatrice, pas de trace, rien sur l'estomac, rien non plus sur les bras. J'avais la bouche pâteuse, sans plus. J'avais au moins obtenu ça.

« Personne n'a touché à rien », c'est la première chose que je me suis dite.

La seconde, c'est que j'avais raté mon coup, puisque j'étais là.

Je me suis assise sur le lit, adossée au mur.

En face de moi, une porte, par laquelle ne filtrait aucun bruit.

À ma droite, une chaise et une table en fer-blanc.

Sur la table, un plateau-repas. Une assiette avec du jambon sous cellophane, un yaourt nature, un paquet de biscuits, un morceau de pain, une plaquette de beurre, une pomme toute jaune, une cuillère.

Et un couteau.

Je me suis penchée pour l'attraper. Il était en inox, avec des petites dents. J'ai passé l'index sur la tranche. Il était mal aiguisé, mais plus pointu qu'arrondi.

J'ai posé le couteau argenté sur le drap blanc et je l'ai regardé de toutes mes forces.

Elle était là, ma deuxième chance.

Si je la voulais.

Un coup sur chaque poignet, et hop, n'en parlons plus.

C'était comique, tout de même, ce couteau dans ma chambre. Ils devaient bien savoir pourquoi j'étais là.

La négligence était de taille.

À moins que ce ne soit un signe du destin.

Mais où était-il, ce signe ? Dans le couteau ? Ou dans le fait que je sois toujours vivante ?

À moi de décider. On ne se rate pas deux fois.

Pas quand on est seule et qu'on a un couteau.

Je n'avais pas demandé une deuxième chance. Je n'avais rien demandé d'ailleurs. Je voulais seulement rejoindre mon grand-père.

Et si c'était lui ?
Lui qui l'avait demandée pour moi ?...

Une deuxième chance.
Si je l'avais, qu'est-ce que j'en ferais ?
Je changerais tout, c'est sûr.
D'abord, je sortirais de mon trou.

J'irais parler aux gens. À des gens qui n'ont pas de reine, pas de Bernadette, pas d'anges gardiens. Comment font-ils ? Qu'est-ce qui les pousse à avancer ?

Je n'en peux plus d'avoir peur.
Je n'en peux plus d'être seule.
Si c'est pour avoir peur et être seule, je choisis le couteau.
Sinon, je repars à zéro.

Fini la souris grise. Celle-là est morte, bien morte, et bon débarras.
Mais moi ?

J'ai tout fait pour mourir, je n'ai pas fait semblant, j'ai pris tous les médicaments, je n'ai rien dit à personne.

Pourquoi suis-je toujours là ?
C'est le hasard ou le destin ?
Si je reste, c'est pour quoi faire ?

Si je reste, je fais tout ce dont je rêve et dont je n'ose même pas rêver, tellement c'est impossible.

Si je reste, rien ne m'arrête, je fonce, je fais comme je veux.

Et si ça ne marche pas, au moins, j'aurai essayé.

Au lieu de rester dans mon trou. Comme la souris d'avant.

Maintenant, j'y vois clair.

Bernadette n'a aucune importance.

Ma vie, elle dépend de moi, pas des autres.

Ne rien attendre des autres, et se lancer dans la bagarre.

Se cogner à la vie au lieu de la regarder passer.

Voilà ce qu'ils ont fait, M. Reuter et oncle Dee. Ils se sont bien battus.

Moi, je ne me suis jamais battue pour rien.

J'ai plié la tête pour rentrer dans mon trou. J'ai fait la souris.
Autant dire rien du tout.

Maintenant, je vais faire.

Je vais essayer.

J'ai envie d'essayer.

J'étais épuisée. Le couteau a rejoint la cuillère sur le plateau. Je me suis rendormie.

Quand je me suis réveillée, le plateau avait disparu. Mais je me

souvenais.

La peur, c'est le couteau.

La souris est partie.

Tout est possible.

J'ai appuyé sur le bouton de la table de chevet. Une infirmière est arrivée, m'a pris ma tension, puis m'a dit :

— Vous avez de la visite.

Mes parents sont entrés dans la chambre. J'étais stupéfaite de voir mon père. Qu'est-ce qu'il faisait là ? Est-ce qu'il était rentré pour moi ? Je lui ai posé la question et j'ai vu que le bleu de ses yeux se mettait à briller. Il ravalait ses larmes et l'effort qu'il faisait le rendait très émouvant.

Ma mère était livide. Elle me regardait comme si elle ne parvenait pas à se rassasier de moi. Elle me prenait les mains, les serrait dans les siennes.

Je sentais qu'ils attendaient que je leur fasse signe, que je les mette sur la voie. Ils craignaient de faire un faux pas, de dire un mot déplacé. Ils avaient besoin que je les aide.

C'étaient eux, maintenant, qui avaient peur.

La peur de n'avoir rien vu venir.

La peur irraisonnée de ne pas savoir s'y prendre à l'avenir.

Toute la peur qui m'avait quittée, c'était comme s'ils l'avaient absorbée.

Ce n'était pas ce que j'avais voulu.

C'est moi que j'avais voulu punir, pas eux.

Je m'étais enfermée dans mon trou.

S'ils n'avaient rien vu, c'est que j'avais trop bien donné le change.

Tout était limpide maintenant dans ma tête.

Moi, j'allais bien.

Mais pas eux.

Alors, nous avons parlé d'autre chose. Des vacances. De la douceur du temps. Ma mère m'avait apporté mes biscuits préférés, qu'elle avait faits elle-même.

J'étais hors de danger, je le savais. Mais je n'avais pas envie de raconter le pourquoi ni le comment. À quoi bon claironner des intentions ? Désormais, j'avais tout mon temps.

Ils m'ont gardée plus d'une semaine, à l'hôpital des Enfants-Malades. Je me sentais bien. Je ne souffrais de rien. Mes analyses de sang étaient satisfaisantes.

En face, de l'autre côté du couloir, il y avait une rescapée dans mon genre. Je l'avais appris par une indiscretion de la femme de ménage, qui, chaque matin, passait la serpillière en grommelant : « C'est le coin des toquées. »

Les premiers jours, je ne suis pas sortie de ma chambre. Ma mère m'avait apporté un transistor, des livres, des journaux. Mais mon cerveau était trop en ébullition. Je ne lisais pas. Je faisais le ménage dans ma tête. J'élaborais mon plan de bataille. Qu'est-ce que je désire le plus au monde ? Travailler à la radio. Devenir journaliste. Qui je connais dans ces métiers-là ? Personne. Comment je fais pour y entrer ? J'apprends. Je fais des études. D'abord, je passe mon bac. Je me mets au travail.

J'allais devenir une bonne élève, au nez et à la barbe de ceux qui avaient déjà fait une croix sur mon avenir. Ma transformation se ferait devant tout le monde. J'avais hâte d'y être.

Au bout de quelques jours, je me suis hasardée dans le couloir. La fille d'en face était une jolie brune de dix-neuf ans qui se rongeaient les ongles et passait des heures devant sa glace à se maquiller les yeux et à tester des produits de beauté. Elle avait un sac plastique rempli d'échantillons. Elle m'a enseigné ce qu'elle appelait la « règle de trois du maquillage », les trois accessoires sans lesquels aucune femme digne de ce nom ne peut sortir de chez elle : la poudre, le blush et le mascara.

Corinne était très mince, avec de grands yeux verts. Elle pleurait souvent. Elle avait voulu mourir à cause d'un garçon qui l'avait laissée tomber. Elle m'en parlait pendant des heures et plus je l'écoutais, moins je comprenais ce qu'elle faisait là. Moi, j'avais fait des choses impardonnables, j'avais de vraies raisons de vouloir disparaître. Mais mourir par amour ? Cela me paraissait incroyablement frivole.

Elle, en revanche, c'était mon histoire qu'elle trouvait ridicule :

— Moi, je vole du fard à paupières dans les Prisunic et ça ne me fait ni chaud ni froid !

Le matin, à six heures, une infirmière ouvrait la porte, allumait la lumière et me tendait un thermomètre. Le troisième jour, pour tester mes bonnes résolutions, mon nouveau courage, j'ai eu la hardiesse de lui demander pourquoi il fallait me réveiller si tôt, puisque je n'étais pas malade. Elle a répliqué sèchement :

— Vous n'aviez qu'à pas atterrir dans ce service.

Elle estimait que notre présence était insultante pour les enfants atteints de maladies graves qui se trouvaient dans la même aile que nous. Elle avait d'ailleurs pris l'habitude de venir nous chercher, Corinne et moi, vers dix-sept heures, pour qu'on aide à les nourrir. Nous portions les plateaux, nous servions les verres d'eau, nous faisions la conversation avec ces enfants blêmes qui ne se levaient jamais.

Je mettais du temps, le soir, dans ma chambre, à me remettre de ces visages. Et j'en voulais à l'infirmière. Je trouvais naturel de l'aider, je comprenais qu'il est salutaire de voir le malheur en face. Mais pourquoi nous infligeait-elle cela comme une punition ? Croyait-elle ainsi nous faire regretter notre geste ?

Le cinquième jour, une petite femme aux cheveux gris coiffés en chignon a frappé à la porte pour me faire la conversation. La psychologue du service voulait absolument comprendre comment j'en étais arrivée là, si jeune. Vouloir mourir à douze ans, en 1968, voilà qui n'entrait pas dans ses statistiques.

Le cas de Corinne ne l'intéressait pas. Elle en voyait défiler, des chagrins d'amour. C'était, selon elle, des « fausses tentatives ». Quelques comprimés, un appel au secours, un lavage d'estomac et on n'en parlait plus.

— Tandis que vous, disait-elle, penchée vers moi d'un air gourmand, vous n'avez pas fait les choses à moitié !

Son intérêt me mettait mal à l'aise. Je n'avais pas envie de lui raconter mon histoire. Je n'avais pas besoin qu'elle m'explique ce que j'avais déjà compris.

Elle l'a très mal pris, et m'a signalé qu'elle préciserait dans son rapport que mon mutisme lui semblait symptomatique de l'aspect autistique de ma personnalité. Cela ne m'impressionnait pas. Décidément, je me sentais de mieux en mieux.

Un flash spécial de Julien Besançon sur Europe 1 m'a appris que les étudiants occupaient la Sorbonne. On entendait les cris monter jusqu'à travers les barreaux de ma chambre qui donnait sur la rue de Sèvres. Je me suis souvenue d'un tract qu'on m'avait tendu à la sortie du lycée, quinze jours plus tôt. Je l'avais jeté dans le caniveau sans y jeter un œil. J'avais bien d'autres chats à fouetter alors.

J'ai passé le reste du temps accrochée à mon poste. Je dessinais le

tracé des manifestations sur un plan de Paris. C'était étrange de suivre, à la radio, les soubresauts d'une ville en ébullition, depuis la chambre d'un hôpital où le silence régnait. J'avais le sentiment d'y laisser entrer la vie par effraction. Les infirmières m'obligeaient à baisser le son d'un air réprobateur.

Corinne ne comprenait pas ce qui me passionnait là-dedans. Moi, j'y voyais comme un clin d'œil du destin. Tandis que les adultes faisaient leur révolution dehors, je faisais la mienne, à mon échelle. Ma petite histoire croisait la grande. J'étais en harmonie avec le monde.

Quand je suis rentrée à la maison, l'appartement était devenu trop petit. J'avais du mal à accepter cette promiscuité familiale qui ne m'avait jamais dérangée auparavant. J'avais besoin d'un espace à moi, mais je ne voulais plus d'une tanière.

Alors, j'ai fait le ménage. J'ai jeté tous mes carnets à Laure. J'ai passé en revue mes cahiers scolaires. Je les voyais soudain pour ce qu'ils étaient, les pièces à conviction de ma médiocrité. J'ai regardé mes photos de classe, j'avais vraiment une tête de souris. Il faudrait que je change de lunettes. Que je renonce aux couettes. Je n'étais plus la naine, mais j'étais la seule à le savoir. Il n'y avait aucun signe extérieur de ma transformation.

J'ai retrouvé mon piano avec un plaisir que je ne soupçonnais pas. Au lieu de faire mon solfège et de déchiffrer mes partitions, je m'amusais désormais à retrouver les accords de mes chansons préférées. Je pouvais rester une heure sur une harmonie, jusqu'à ce que je recrée, à l'identique, le son du clavier d'origine. En cherchant, je déviais sur autre chose, j'inventais des mélodies. Je les enregistrerais sur un magnétophone, puis je m'interdisais de les réécouter. Je laissais la nuit passer, et le lendemain matin, je me réveillais le cœur battant. Est-ce que j'allais trouver ça bien ? C'était une façon excitante de commencer la journée.

J'ai demandé à ma mère si quelqu'un au lycée savait la vérité. La directrice avait été mise au courant, mais personne d'autre. D'ailleurs, même dans ma famille, à part nous quatre, nul ne savait rien.

À la façon dont ma mère répondait, je sentais qu'il était hors de question d'en parler à quiconque. Elle tenait à ce que cette histoire reste entre nous. Un secret de famille. « Cela ne regarde personne » était son leitmotiv.

Pas même M. Reuter, ou oncle Dee ? Surtout pas eux ! L'idée que cette information puisse filtrer de notre intimité semblait susciter en elle une sorte d'effroi.

Moi, j'avais envie de m'ouvrir à tous, de raconter comment j'avais fait tomber les murs de ma prison. C'était rendre concrète ma transformation que de la décrire. Je voulais expliquer que le brouillard dans lequel je m'étais égarée s'était évaporé. J'avais envie de crier au monde que j'étais de retour parmi les vivants...

Je n'ai pas insisté. J'avais le sentiment d'avoir fermé la porte sur

tous mes démons, tandis que, pour mes parents, c'était comme s'ils venaient d'entrouvrir la boîte de Pandore. Ma sœur était toujours mon aînée, mais le sortilège était rompu. J'avais une sœur brillante. Sa vie ne pesait plus sur la mienne. La reine avait perdu ses pouvoirs.

Je suis retournée à l'école pour les trois dernières semaines de cours. Bernadette avait troqué son manteau rouge contre un imper à pois. Je soutenais son regard jusqu'à ce qu'elle baisse les yeux. Je ne lui ai plus jamais adressé la parole.

*« Un jour je prendrai la route
Vers ailleurs coûte que coûte...
J'aurai enfin tous les courages
Ce sera mon héritage... »*

« La cavalerie », ce tube d'un nouveau chanteur, Julien Clerc, qui passait en boucle à la radio, était l'hymne de mes nouvelles résolutions. Il correspondait bien aux jours de cet étrange mois de mai. Mon voyage avait commencé. La route était là, devant moi.

Un mercredi après-midi, j'ai fait mon entrée dans le bureau de Mme Zouari. Cette femme brune, encore dans la trentaine, avec des cheveux courts, des sourcils épais et un air bourru sympathique, était assise derrière une petite table encombrée de papiers qu'elle a écartés sans cérémonie, comme pour faire de la place à ce nouveau cas dont elle héritait soudain : le mien.

Après les préliminaires d'usage, consistant à coucher mon état civil sur une fiche cartonnée, elle m'a expliqué que mes parents avaient souhaité que je la rencontre, mais qu'elle ne leur avait posé aucune question. Elle voulait entendre en priorité ma version des faits.

Voilà qui me changeait agréablement de la psychologue à chignon gris et de ses statistiques. Moi qui brûlais d'envie de raconter, j'allais être servie.

Tout y est passé. La souris, la naine, mon incapacité à parler à mes proches, à expliquer que je me sentais couler, aspirée vers le fond par une vase faite de sanglots étouffés, de peurs inexprimées, de craintes vertigineuses, de malentendus béants. Sans compter la violation du « Tu ne voleras point », et l'envie à crever de revoir son grand-père, de quitter une terre qui vous étouffe et que vous salissez de vos mensonges, de vos péchés.

Restait à avouer le plus difficile. Le réveil, le couteau, la deuxième chance. Mes complexes, mes doutes, mes terreurs, mes ambitions trop grandes, ma soif d'accomplir tout ce qui était hors de ma portée.

J'ai dû parler presque une heure. Quand je me suis tue, j'avais la tête qui tournait tellement que j'ai ôté mes lunettes, comme si elles y étaient pour quelque chose...

Mme Zouari écrivait sans me jeter le moindre regard.

Après quelques minutes, elle a rebouché son stylo à encre et s'est calée dans son fauteuil, en plantant ses yeux dans les miens.

— Je trouve que vous allez très bien, a-t-elle dit avec un début de sourire. Vous avez fait un tour complet sur vous-même. Je n'ai rien à vous dire que vous ne sachiez déjà.

J'étais éberluée. Enfin une adulte qui me trouvait normale ! Chez moi, on me traitait comme un grand blessé, une poupée fragile, on guettait avec appréhension ce qui serait susceptible de provoquer ma rechute.

Ma mère m'avait parlé de quatre rendez-vous d'ici les grandes

vacances. Je me demandais bien de quoi j'allais parler les prochaines fois avec cette femme, puisqu'elle avait déjà tout compris.

C'est alors que M^{me} Zouari a ouvert son agenda et achevé de faire ma conquête :

— J'annule vos prochains rendez-vous. Vous n'avez pas besoin de moi. Ce sont vos parents que je veux voir maintenant. Pour leur expliquer tout ce que vous n'avez pas envie de leur dire.

Je l'aurais embrassée de toutes mes forces si j'avais été moins timide.

Elle venait de valider mon passeport pour une nouvelle vie.

Elle me donnait raison.

Je suis rentrée à pied sans voir passer le temps. Mes pas volaient au-dessus du sol, ma robe d'été flottait. La douceur de l'air était grisante. Qu'y a-t-il de plus enivrant que Paris au mois de juin ? Les rues s'ouvraient devant moi comme dans une comédie musicale de Jacques Demy. Un décor en stuc et en Technicolor, dont j'étais la Demoiselle.

Je souriais à chaque visage croisé, pour offrir et partager ce sentiment tout neuf que M^{me} Zouari venait de faire naître en moi.

La joie de vivre, la hâte de vivre, l'envie de vivre autant de vies qu'on peut en déployer en une seule.

J'avais déjà perdu douze ans.

J'allais faire exister chaque seconde.